

L'ASTROLOGIE DANS LE MONDE ROMAIN

AUGUSTE BOUCHÉ-LECLERCQ.

Revue historique - 1897 - tome 65.

Entre les précurseurs, les partisans ou collaborateurs et les adversaires de l'astrologie en Grèce, il n'y a aucune solution de continuité : on ne saurait distinguer dans l'histoire de la doctrine des périodes successives de formation, de lutte, de triomphe. Les théories astrologiques restèrent toujours objet de discussion, et c'est par la discussion même qu'elles ont été sollicitées à élargir leurs principes, à combler leurs lacunes, à remanier les raisonnements ou les pratiques qui prêtaient aux objections. On n'est pas étonné d'apprendre que les astronomes, ceux qui étaient à même d'apprécier la valeur scientifique des dogmes chaldéens, se sont tenus sur le pied d'hostilité avec des concurrents qui prétendaient réduire l'astronomie au rôle de servante de l'astrologie et la consigner à la porte du laboratoire où les nombres et les figures fournies par l'observation se transformaient en oracles infaillibles, en décrets du Destin. Cicéron cite Eudoxe, Anchiolus, Cassandre et Scylax d'Halicarnasse parmi ceux qui faisaient fi des prédictions astrologiques¹. Hipparque, au dire de Pline, croyait fermement à la **parenté des astres avec l'homme, et que nos âmes sont une partie du ciel**² ; mais cette foi, qui pouvait l'amener peut-être à prendre son catalogue d'étoiles fixes pour une liste d'âmes divinisées, l'éloignait plutôt de l'astrologie considérée comme moyen de divination. Il tenait sans doute pour insaisissable la ligne de démarcation tracée par Aristote entre l'agitation du monde sublunaire et la paix divine des sphères supérieures.

Dans les écoles philosophiques, l'astrologie avait rencontré, partout ailleurs que chez les Stoïciens, un accueil assez dédaigneux. Les Épicuriens l'écartaient par une fin de non-recevoir pure et simple ; les Péripatéticiens avaient divisé la science de la Nature en une série de compartiments autonomes soustraits à la tyrannie des nombres pythagoriciens, aux exigences de l'harmonie et de la solidarité universelles, postulats indispensables de l'astrologie à prétentions scientifiques ; la nouvelle Académie, répudiant en bloc tout le mysticisme pythagoricien dont s'amusait la fantaisie de Platon, n'avait gardé de l'héritage du maître que le goût de l'éristique et criblait d'objections toutes les doctrines, connues ou possibles, qui donnaient leurs conclusions comme certaines, à plus forte raison comme infaillibles. L'astrologie aurait été éliminée du monde où l'on raisonne et réduite à la clientèle des âmes simples, d'ailleurs incapables de la comprendre, si elle n'avait rencontré dans les Stoïciens des alliés et des collaborateurs infatigables, rompus à toutes les finesses de la dialectique, qui avaient lié leur cause à la sienne et l'approvisionnaient au fur et à mesure d'arguments, de réponses, de distinctions, d'échappatoires. Cette alliance s'était conclue dès l'origine, au moment où Bérosee importait en Grèce les dogmes

¹ Cicéron, *Divin.*, II, 42.

² Pline, *Hist. nat.*, II, § 95.

chaldéens et où Zénon fondait l'école du Portique. Depuis lors, les Stoïciens, dogmatiques par nature et attachés à leur orthodoxie particulière, ne voulaient ni ne pouvaient renier l'astrologie systématisée, qui était faite en grande partie de leurs doctrines. Panétius seul se sépara sur ce point de ses maîtres et de ses disciples¹. D'autres, reculant devant un schisme, cherchaient des transactions. Diogène de Séleucie sur le Tigre, dit [le Babylonien](#), disciple de Chrysippe, réduisait l'astrologie au rôle de la physiognomonie, c'est-à-dire à discerner les aptitudes naturelles de chacun². Évidemment, Diogène avait été intimidé et Panétius convaincu par les arguments du redoutable Carnéade, qui n'avait pas son pareil pour démolir les systèmes les mieux construits. Mais Posidonius, l'homme au savoir encyclopédique, était venu arrêter le stoïcisme sur la pente des concessions ; il avait révisé tout l'ensemble des théories astrologiques, consolidant les parties ébranlées, comblant les lacunes, trouvant pour relier entre elles les assertions les plus disparates des associations d'idées à longue portée, qu'il était difficile de réfuter par l'analyse et qui déconcertaient les adversaires aussi sûrement ou mieux que des raisons en forme. C'est lui peut-être qui a construit ou achevé la forteresse astrologique autour de laquelle s'est usé, des siècles durant, l'effort des sceptiques, moralistes invoquant le libre arbitre, des théologiens luttant pour leur foi, tous inhabiles à démêler le sophisme dans les arguments captieux qu'ils connaissaient mal et suspects d'ignorance quand ils s'avisait, de guerre lasse, d'en appeler au sens commun, *telum imbelles, sine ictu*³.

Sous la garantie d'un savant aussi réputé, qui eut, comme professeur, la clientèle de l'aristocratie romaine, les gens du monde, jusque-là défiants ou indifférents, purent s'avouer adeptes de l'astrologie. Celle-ci une fois à la mode, la curiosité des dilettantes fit surgir une foule de praticiens qui ne voulaient plus avoir rien de commun avec les [Chaldéens](#) de carrefour, des gens experts à manier les chiffres et les figures géométriques et qui réclamaient derechef le titre de [mathématiciens](#), tombé en déshérence depuis la disparition des écoles pythagoriciennes. L'astrologie n'avait eu jusque-là pour aliment que les disputes philosophiques et la foi inintelligente du vulgaire ; elle avait trouvé enfin, entre ces deux extrêmes, le terrain sur lequel elle allait s'asseoir et prospérer, une société riche, lettrée, ayant atteint sans le dépasser ce degré de scepticisme où les vieilles croyances qui s'en vont laissent la place libre aux nouveautés qui arrivent. C'est la Grèce qui fournit les astrologues ; les Romains, habitués de longue date au rôle de disciples, les admirent, les consultent et les payent.

I.

Il y avait longtemps déjà que des charlatans, dont on ne peut plus reconnaître la nationalité sous leur nom générique de [Chaldéens](#), exploitaient à Rome la crédulité populaire. On ne se tromperait guère en pensant que ces Chaldéens étaient des Grecs attirés par la vogue naissante de l'hellénisme. La littérature et l'astrologie grecques étaient entrées ensemble, visant à conquérir, celle-ci la plèbe, l'autre l'aristocratie. Les lettrés n'eurent d'abord que dédain pour les

¹ Cicéron, *Divin.*, 42.

² Cicéron, *Divin.*, 43. Son compatriote et contemporain, le [Chaldéen](#) Séleucus, astronome, physicien et géographe, avait tout à fait rompu avec l'astrologie. Cf. S. Ruge, *Der Chaldäer Seleukos*, Dresden, 1865.

³ Sur Posidonius comme source principale de la *Tétrabible* de Ptolémée, voyez l'étude magistrale de Fr. Boll, *Studien über Claudius Ptolemäus (Jahrb. f. kl. Philol. Supplbd., XXI [1894], p. 49-244)*.

diseurs de bonne aventure, les astrologues de cirque. Caton défendait à son fermier de consulter les Chaldéens¹.

En 139 av. J.-C., le préteur pérégrin Cn. Cornelius Hispanus crut devoir intervenir. En vertu de son droit de juridiction sur les étrangers, il ordonna par édit aux Chaldéens de sortir de la ville et de l'Italie dans les dix jours, attendu que, au nom d'une fallacieuse interprétation des astres, ces gens jetaient par leurs mensonges, dans les esprits légers et incapables, un aveuglement lucratif². Nous n'avons pas là sans doute le fond de la pensée du magistrat ; le souci de la bourse des citoyens pouvait bien n'être qu'un prétexte.

Le danger des consultations non surveillées allait apparaître plus nettement à mesure que la foi à l'astrologie gagnerait les hautes classes. Cet envahissement, que l'on a cru pouvoir attribuer plus haut, pour une bonne part, à l'influence de Posidonius, paraît avoir été assez rapide. Par le temps de révolutions et de péripéties soudaines qu'inaugure la poussée démagogique des Gracques, on ne croyait plus à l'équilibre providentiel, à la logique qui lie les conséquences aux actes volontaires, mais à la Fortune, hasard pour les uns, prédestination pour les autres. Quand Cn. Octavius fut égorgé par les sicaires de Marius, on trouva sur lui, dit-on, un diagramme chaldéen, sur la foi duquel il était resté à Rome³. Cependant, les astrologues n'avaient pas encore évincé des meilleures places les haruspices toscans, qui, du reste, leur firent toujours concurrence, empruntant au besoin à l'astrologie de quoi rajeunir l'haruspicine. On cite les haruspices attirés de C. Gracchus, de Sylla, de J. César ; on ne leur connaît pas d'astrologues familiers. Mais nous savons par Cicéron que les grands ambitieux de son temps prêtaient l'oreille aux faiseurs d'horoscopes. Que de choses, dit-il, ont été, à ma connaissance, prédites par les Chaldéens à Pompée, combien à Crassus, combien à César lui-même qu'aucun ne mourrait, sinon en grand âge, sinon en paix, au point que je suis stupéfait pour croire des gens dont on voit les prédictions démenties chaque jour par la réalité des événements⁴.

Il n'y a d'étonnant ici — soit dit en passant — que l'étonnement de Cicéron. Les hommes croient toujours ce qu'ils espèrent, et la foi échappe toujours aux démentis de l'expérience. S'il s'est rencontré des astrologues assez avisés pour affirmer à Sylla que la Vénus dont il se croyait le favori, à César que la Vénus dont il se disait le descendant, c'était la planète aimable et favorable entre toutes et qu'elle leur garantissait longue vie et prospérité, il est probable que ces esprits forts ont cru, sans plus ample informé, à leur étoile. Cicéron lui-même, qui, comme philosophe, bafoue les astrologues, leur emprunte, comme rhéteur, des expressions dogmatiques. Quand il place les âmes des grands hommes dans la Voie Lactée, il ne fait qu'exploiter un vieux mythe platonicien ; mais, quand il appelle la planète Jupiter un flambeau prospère et salutaire au genre humain et la planète Mars un feu rouge et redouté sur terre, il met dans la bouche du premier Africain des aphorismes astrologiques⁵.

C'est que les idées astrologiques commençaient à entrer dans la circulation banale, à se glisser dans le bagage intellectuel des esprits de culture moyenne. Elles y entraînent, astronomie et astrologie mêlées, par la littérature, où les

¹ Cicéron, *Divin.*, 58. Caton, *De Agricult.*, I, 5, 4.

² Valère Maxime, *Épit.* I, 3, 3.

³ Plutarque, *Marius*, 42.

⁴ Cicéron, *Divin.*, 47.

⁵ Cicéron, *Rep.*, VI, 17.

catastérismes multipliés à satiété par les Alexandrins, les descriptions du ciel à la mode d'Aratus paraissaient aux Romains des sujets tout neufs et stimulaient leur imagination rétive ; elles y entrèrent surtout, et par une plus large ouverture, lorsque l'encyclopédiste de l'époque, Varron, et son contemporain P. Nigidius Figulus, adepte fervent de toutes les sciences occultes, eurent mis à la portée du grand public les principales règles de l'art des mathématiciens. La comète qui parut à la mort de César dut hâter singulièrement la propagande. En tant que prodige, le phénomène fut interprété officiellement par les haruspices ; mais les astrologues, on peut le croire, ne manquèrent pas de dire leur mot, et c'est à eux surtout que profitèrent les graves débats institués à ce propos sur la destinée de Rome, la durée probable de son existence passée et future le renouvellement possible toutes choses par une échéance ultime, peut-être celle de la grande année astrologique, échéance à laquelle les Stoïciens avaient attaché leur ἀποκατάστασις ou restauration de l'univers. L'héritier de César choisit l'explication la plus conforme aux traditions littéraires et la plus propre à établir le système de l'apothéose dynastique : il voulut que la comète fût l'âme de son père¹ ; mais il ne lui déplaisait pas que les haruspices ou des oracles sibyllins annonçassent l'avènement d'un nouvel ordre de choses. Il gardait par-devers lui l'idée que cet astre était aussi son étoile à lui, l'horoscope de la nouvelle naissance qui le faisait fils adoptif de César. L'astrologue qui lui procura cette joie intérieure² était probablement ce Théagène qui était déjà le confident et qui devint par la suite presque le collaborateur du maître. C'est à l'astrologie, en effet, qu'Auguste demanda une preuve, assurément originale, de la légitimité de son pouvoir. Il eut bientôt, dit Suétone, une telle confiance dans sa destinée qu'il publia son thème de géniture et frappa la monnaie d'argent au signe du Capricorne, sous lequel il était né³.

En ce qui concernait la comète de l'an 44, l'événement donna raison à tout le monde, à ceux qui glorifiaient César et son fils adoptif comme à ceux qui annonçaient, au nom des doctrines toscanes, un siècle nouveau⁴, ou, au nom de l'orthodoxie astrologique, des bouleversements et guerres sanglantes. Si les époques de crise, en déroutant les prévisions rationnelles, poussent au fatalisme et à la superstition, les Romains durent faire, entre les ides de mars 44 et la bataille d'Actium, de rapides progrès dans la foi aux sciences occultes. Cette foi, l'astrologie et l'haruspicine se la disputaient à chances à peu près égales. L'une avait pour elle son antiquité, l'autre sa nouveauté. Les Grecs étaient bien ingénieux, mais les Toscans étaient bien habiles. Inférieurs à leurs rivaux quand il s'agissait de tracer le plan de toute une vie, les haruspices reprenaient l'avantage dans le détail de l'existence, surtout en présence de ces avis surnaturels appelés prodiges, pour lesquels il n'y avait point de place dans les mathématiques. Aussi se trouva-t-il des amateurs pour essayer de comparer et peut-être de combiner les deux disciplines. C'est ce que faisait déjà Nigidius Figulus, et Varron, qui savait tout, était homme à tout mélanger. Son ami et l'ami de Cicéron, Tarutius de Firmum, l'astrologue éminent qui fit et refit le thème de nativité de Rome⁵, devait être — son nom l'indique — un Toscan dont la curiosité avait dépassé les ressources de l'haruspicine. Il y a eu à Rome

¹ Servius ad Virgile, *Ecl.*, IX, 47. *Aen.*, VIII, 681.

² Pline, *Hist. Nat.*, II, § 94.

³ Suétone, *Auguste*, 94.

⁴ Cf. mon *Histoire de la Divination*, IV, p. 91 sqq., et l'article *Haruspices* dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Darembourg et Saglio.

⁵ Cicéron, *Divin.*, II, 47.

contact, rivalité, adultération réciproque entre divination étrusque et l'astrologie, sans qu'on puisse dire au juste dans quelle mesure elles ont réagi l'une sur l'autre. Rappelons seulement qu'elles se rencontraient nécessairement sur des domaines communs, par exemple, l'interprétation des foudres et autres phénomènes célestes, et la localisation des astrales dans les viscères :

Sous le principat d'Auguste, l'astrologie est décidément à la mode. Tout le monde se pique d'en avoir quelque teinture, et les écrivains multiplient des allusions qu'ils savent devoir être comprises même des gens du monde.

Jamais les astres n'ont tenu tant de place dans la littérature. Le catastérisme ou translation dans les astres, suivant la formule alexandrine, devient la conclusion normale de quantité de légendes et la forme ordinaire de l'immortalité promise aux grands hommes ; on retouche les portraits des devins épiques, des Mélémpus, des Tirésias, des Calchas et des Héliénus¹ pour leur attribuer la science des astres, sans laquelle ils eussent paru au-dessous de leur réputation. En fait d'astronomie, l'auteur des *Géorgiques* est hors de pair ; mais Horace lui-même met une sorte de coquetterie à montrer qu'il est quelque peu frotté d'astrologie. Ce n'est plus un fidèle d'Apollon, mais un disciple des Chaldéens qui se classe lui-même parmi les hommes de Mercure, qui félicite Mécène d'avoir échappé, par la protection de Jupiter, à l'influence meurtrière de Saturne et qui, déroutés sans doute par le désordre du calendrier avant la réforme julienne, se demande s'il est né sous la Balance, le Scorpion, portion dangereuse d'un horoscope, ou le Capricorne, tyran de la mer d'Hespérie. Mécène et lui avaient dû consulter quelques praticiens, qui avaient trouvé incroyablement concordants les thèmes des génitures des deux amis. Properce ne se contente plus, comme Horace, d'allusions faites en passant aux arcanes de la nouvelle science. Il met en scène un astrologue, fils du Babylonien Horops, qui connaît l'étoile heureuse de Jupiter, celle du violent Mars, et l'astre de Saturne, qui pèse sur toute tête, et ce qu'apportent les Poissons, le signe impétueux du Lion et le Capricorne baigné par l'onde d'Hespérie. Son mathématicien est de ceux qui s'entendent à faire tourner sur la boule d'airain les signes, les signes redoublés de la route oblique, et qui, pour inspirer confiance, tonnent contre la mauvaise foi des charlatans. Ce personnage donne à Properce une consultation qu'il termine en l'avertissant de redouter le dos sinistre du Cancer². Le poète plaisante peut-être moins qu'il ne veut en avoir l'air ; il se pourrait qu'il ait emporté cette menace de quelque cabinet d'astrologue et qu'il la prenne au sérieux. L'auteur de l'*Ibis*, étalant le thème de géniture de son ennemi, parle le langage des hommes du métier. Tu es né malheureux, s'écrie-t-il, et aucune étoile n'a été propice et légère à ta naissance. Vénus n'a pas envoyé ses rayons à cette heure, ni Jupiter ; ni le Soleil ni la Lune n'ont été en lieu convenable, et celui que la brillante Maïa a engendré du grand Jupiter n'a pas disposé ses feux de façon utile pour toi. Sur toi ont pesé l'astre de Mars, qui ne présage que choses brutales et jamais rien de paisible, et celui du vieillard à la faux. Ton jour natal, pour que tout fût à la tristesse, apparut vilain et noirci d'une couche de nuages³. Il n'y aurait qu'à ajouter des chiffres à ce morceau pour en faire un document professionnel.

¹ Cf. Virgile, *Ænéide*, III, 360. Stace, *Thébaïde*, III, 558, etc. Properce (V, 1, 109) dédaigne Calchas, qui ne savait pas l'astrologie.

² Properce, V, 1, 75-108.

³ Ovide, *Ibis*, 207-216.

La description des astres, de phénomènes célestes réels ou imaginaires, de prodiges de ce genre interprétés, tend à devenir une manie littéraire. A la cour du Palatin, qui donnait le ton à la bonne société, la science des astres trouvait des clients et même des disciples. Germanicus employait ses loisirs à traduire en vers — comme l'avait fait avant lui Cicéron — les *Phénomènes* d'Aratus, ou même à corriger son modèle ; et c'était, sans nul doute, pour les plus hauts cénacles que Manilius écrivait son poème des *Astronomiques*, mélange singulier de foi enthousiaste et de science douteuse, qui mérite de survivre comme œuvre littéraire au discrédit des doctrines apprises à la hâte logue de rencontre. Nous ignorons, du reste, si le poète avait pris là le meilleur moyen de faire sa cour à Auguste ou à l'héritier présomptif d'Auguste, et si la plume ne lui fut pas arrachée des mains par la peur de tomber sous le coup des mesures décrétées contre les *Chaldéens* par Tibère.

On commençait, en effet, à s'apercevoir que l'astrologie, aristocratique par essence, semblait faite pour éveiller et nourrir les grandes ambitions. Tibère le savait, dit-on, par sa propre expérience, ajoutée à celle de son père adoptif. On racontait que, tombé en disgrâce et exilé à Rhodes, il avait pris des leçons du mathématicien Thrasyllus et que, plus tard, il avait deviné dans Galba l'homme qui goûterait un jour à l'Empire¹. La légende s'en mêlant, on finit par croire qu'il avait créé une sorte de cabinet noir, où des rabatteurs d'horoscopes apportaient les secrets des particuliers et d'où, après examen des thèmes de géniture fait par lui-même ou par Thrasyllus, il frappait à coup sûr les têtes marquées pour de hautes destinées². De même qu'il s'était créé autour des oracles une foison d'anecdotes tendant à montrer leur infaillibilité et l'inanité des efforts faits par l'homme, même prévenu, pour échapper à sa destinée, de même l'astrologie, une fois en crédit, est censée marquer d'avance aux personnages historiques les étapes de leur existence, et c'est une joie pour les croyants de voir les prédictions se réaliser, en dépit des doutes, des précautions, ou tout autrement qu'on ne l'avait supposé. C'est ainsi que, au rapport de Tacite, Tibère ayant quitté Rome en l'an 26, les connaisseurs des choses célestes assuraient que Tibère était sorti de Rome sous des mouvements d'astres tels que le retour lui était impossible. Ce fut la perte d'une foule de gens qui crurent à sa mort prochaine et en répandirent le bruit ; ils ne prévoyaient pas, en effet, tant le cas était incroyable, que onze ans durant il s'exilerait volontairement de sa patrie. On vit par la suite combien l'art confine de près à l'erreur et comme le vrai s'enveloppe d'obscurité. L'annonce qu'il ne rentrerait pas dans la ville n'était pas une parole en l'air ; le reste, les gens qui agirent ainsi l'ignoraient³.

Les consultations astrologiques envahissent l'histoire livrée aux compilateurs de curiosités et aux psychologues qui dissertent sur les bruits d'antichambre. Tantôt c'est Caligula, à qui le mathématicien Sulla affirme que sa mort approche très certainement⁴ ; tantôt c'est Néron, à qui des mathématiciens avaient prédit jadis qu'il lui arriverait un jour d'être destitué, ou à propos duquel des Chaldéens avaient répondu à sa mère Agrippine qu'il aurait l'empire et tuerait sa mère, Néron, qui attend, pour se proclamer empereur, le moment favorable indiqué par les Chaldéens ou qui détourne les menaces d'une comète par des exécutions ordonnées comme équivalent de sacrifices humains, sur le conseil de l'astrologue

¹ Tacite, *Ann.*, VI, 21. Dion Cassius, LVI, 11. LVII, 19. Cf. Suétone, *Tibère*, 14.

² Dion Cassius, LVII, 19.

³ Tacite, *Ann.*, IV, 58.

⁴ Suétone, *Caligula*, 57.

Balbillus¹. Tacite sait que le boudoir de Poppée avait entretenu quantité de mathématiciens, détestable ameublement d'un ménage de princes². C'est là peut-être qu'un des familiers de la maison, Othon, avait rencontré l'astrologue Ptolémée, qui l'accompagna en Espagne et le poussa à se révolter contre Galba. Puis viennent les Flaviens, tous trois ayant leurs astrologues à eux et ne voulant tolérer à Rome que ceux-là Vespasien, auprès duquel nous retrouvons le conseiller de Néron, Balbillus³ ; Titus, qui était assez savant pour étudier par lui-même géniture de deux ambitieux et assez généreux pour leur pardonner, en les avertissant même d'un danger qui leur viendrait plus tard et de la part d'un autre⁴ ; Domitien, qui, comme autrefois Tibère, examinait les jours et heures de nativité des premiers citoyens et frappait à côté, car il mettait à mort Mettius Pompusianus, qui déjà, sous Vespasien, passait pour avoir une géniture impériale, et il épargnait Nerva, parce qu'un astrologue lui garantit que le vieillard n'avait plus que quelques jours à vivre⁵. Il ne savait pas que Nerva n'aurait pas besoin de vivre bien longtemps pour lui succéder. Un homme qui cherche à tuer son successeur est parfaitement ridicule, et l'histoire s'égaie ici aux dépens de Domitien. On racontait encore que, ayant fait arrêter le mathématicien Asclétarion, coupable sans doute d'avoir prédit la mort prochaine du tyran, il voulut à tout prix le convaincre d'imposture et il voulut à tout prix le convaincre d'imposture et que l'épreuve tourna à sa confusion. Il demanda à Asclétarion quelle serait sa fin à lui-même ; et, comme celui-ci assurait qu'il serait bientôt mis en pièces par des chiens, il ordonna de le mettre à mort sans retard, mais, pour démontrer la frivolité de son art, de l'ensevelir avec le plus grand soin. Comme on exécutait ses instructions, il advint qu'un ouragan soudain renversa le bûcher et que des chiens déchirèrent le cadavre à demi brûlé⁶. Au dire de Suétone, il savait depuis longtemps l'année, le jour et l'heure où il mourrait. Il était tout jeune encore quand des Chaldéens lui avaient prédit tout cela, si bien qu'un jour à dîner, comme il ne touchait pas aux champignons, son père s'était moqué de lui ouvertement, disant qu'il connaissait bien mal sa destinée, s'il ne craignait pas plutôt le fer⁷. En effet, la veille de sa mort, il fit parade de sa science astrologique, en annonçant que le lendemain la Lune se couvrirait de sang dans le Verseau et qu'il arriverait un événement dont les hommes parleraient dans tout l'univers.

La liste des consultations impériales n'est pas close, tant s'en faut, avec les biographies de Suétone. Comme lui, ses continuateurs, les rédacteurs de *l'Histoire Auguste*, ont soin de tempérer par des racontages de toute sorte l'ennui qu'exhale leur prose à demi barbare, et l'astrologie n'est pas oubliée. Voici Hadrien, qui, curieux de toutes choses et encore plus occupé de lui-même, ne pouvait manquer d'apprendre l'astrologie pour son propre usage. Il s'imaginait savoir l'astrologie au point qu'il mettait par écrit aux calendes de janvier tout ce qui pouvait lui arriver dans toute l'année ; ainsi, l'année où il mourut, il avait écrit ce qu'il ferait jusqu'à l'heure même où il trépassa⁸. Le chroniqueur emprunte ce détail à Marius Maximus, un écrivain que, sur cet échantillon, nous

¹ Suétone, *Néron*, 36 et 40. Tacite, *Ann.*, XII, 68.

² Tacite, *Hist.*, I, 22.

³ Dion Cassius, LXVI, 9.

⁴ Suétone, *Titus*, 9.

⁵ Suétone, *Vespasien*, 14. *Domitien*, 10. Dion Cassius, LXVII, 15.

⁶ Suétone, *Domitien*, 15, et — avec quelques variantes — Dion Cassius, LXVII, 16.

⁷ Suétone, *Domitien*, 14.

⁸ Spartien, *Hadrien*, 16. *Helius*, 3.

pouvons ranger dans la catégorie des mystificateurs. Si, comme il le dit, Hadrien admettait des astrologues dans le cercle de savants, de lettrés, d'artistes, au milieu duquel il vivait, c'était sans doute pour se donner le plaisir de les mettre aux prises avec Favorinus, l'ergoteur le plus subtil de l'époque, qui exerçait volontiers sa verve mordante sur les dogmes astrologiques. On nous parle encore de Marc-Aurèle consultant les Chaldéens sur les secrets de l'alcôve de Faustine et se décidant, sur leur conseil, à faire baigner Faustine dans le sang du gladiateur qui fut le père de Commode¹. C'est le moment où l'on commence à confondre les astrologues avec les magiciens. Puis, c'est Septime-Sévère, qui, n'étant encore que légat de la Lugdunaise, *étudiait les génitures des filles à marier, étant lui-même très expert en astrologie*. Ayant appris qu'il y en avait une en Syrie dont la géniture portait qu'elle épouserait un roi, il la demanda en mariage — c'était Julia — et il l'obtint par l'entremise de quelques amis². Comme on voit, l'astrologie, science universelle, perfectionnait l'art d'arriver par les femmes. Elle facilitait aussi singulièrement l'art de surpasser ses rivaux pour un homme qui connaissait d'avance le terme assigné à leur destinée. Sévère connaissait assez bien la sienne pour savoir, en partant pour la Bretagne, qu'il n'en reviendrait pas, et cela surtout par son thème de géniture, qu'il avait fait peindre au plafond de son prétoire³. On répète pour Caracalla les contes faits sur Tibère, les meurtres ordonnés d'après des *diagrammes de positions sidérales*⁴. Alexandre Sévère est encore un adepte de l'astrologie, pour laquelle il fonda, dit-on, des chaires rétribuées par l'État avec bourses pour les étudiants⁵. L'histoire anecdotique fait de lui un pédant et lui donne un peu l'attitude de l'astrologue qui, les yeux au ciel, tombe inopinément dans un puits. *Le mathématicien Thrasybule, son ami intime, lui ayant dit qu'il périrait nécessairement par le glaive des Barbares, il en fut d'abord enchanté, parce qu'il s'attendait à une mort guerrière et digne d'un empereur ; puis il se mit à disserter, montrant que tous les hommes éminents avaient péri de mort violente, citant Alexandre, dont il portait le nom, Pompée, César, Démosthène, Cicéron et autres personnages insignes qui n'avaient pas fini paisiblement, et il s'exaltait au point qu'il se jugeait comparable aux dieux s'il périssait en guerre. Mais l'événement le trompa, car il périt par le glaive barbare, de la main d'un bouffon barbare, et en temps de guerre, mais non pas en combattant*⁶. Les deux premiers Gordiens n'eurent pas le temps de régner, mais ils connaissaient, paraît-il, leur destinée. Gordien le vieux consultant un jour un mathématicien sur la géniture de son fils, il lui fut répondu que celui-ci serait fils et père lui-même. Et, comme Gordien le vieux riait, on dit que le mathématicien lui montra l'agencement des astres et cita des passages de vieux livres, pour prouver qu'il avait dit la vérité. Il prédit même, au vieux et au jeune, le jour et le genre de leur mort, et les lieux où ils périraient, et cela avec la ferme confiance d'être dans le vrai⁷.

Nous pourrions éliminer de l'histoire ces fastidieuses redites, anecdotes suspectes, mots forgés après coup, et en garder le bénéfique, c'est-à-dire juger par là de l'état de l'opinion et des dangers que pouvait offrir une méthode

¹ Capitolin, *M. Anton. Phil.*, 19. Il s'est trouvé des gens pour croire à ces odieux bavardages.

² Spartien, *Sévère*, 3.

³ Dion Cassius, LXXVI, 11.

⁴ Dion Cassius, LXXVIII, 2.

⁵ Lampride, *Alexandre Sévère*, 44.

⁶ Lampride, *Alexandre Sévère*, 62.

⁷ Capitolin, *Gordiani tres*, 20.

divinatoire réputée infaillible au point de vue de la sécurité des gouvernants. L'exactitude matérielle des faits importe peu ici : ce qui compte comme fait à coup sûr réel et de plus grande conséquence, c'est l'idée qu'on en a, celle qui précisément se fixe dans les légendes et tend à se traduire en actes par voie d'imitation. Ce ne fut pas par simple caprice de tyran que Tibère mit sa police aux trousses des Chaldéens. Déjà, un demi-siècle plus tôt, au temps où l'imminence du conflit prévu entre Antoine et Octave surexcitait les imaginations, Agrippa avait [chassé de la ville les astrologues et les magiciens](#)¹. A la fin de son règne, Auguste avait interdit à toute espèce de devins les consultations à huis clos ou concernant la mort, même sans huis clos². La mesure était sage, aussi utile aux familles qu'au pouvoir, mais inapplicable. C'est à la suite du procès de Drusus Libo (16 ap. J.-C.) que Tibère se décida à sévir. Libo était un jeune écervelé dont les devins — les Chaldéens comme les interprètes de songes et les nécromanciens — avaient exploité l'ambition. [Des sénatus-consultes furent rendus pour chasser d'Italie les mathématiciens et les magiciens : l'un d'eux, L. Pituanus, fut précipité de la roche ; quant à L. Marcius, les consuls le conduisirent hors de la porte Esquiline, et là, lui infligèrent le supplice à la mode antique](#)³. Les astrologues apprirent à se cacher un peu mieux. Quatre ans plus tard, le procès de Lépida révéla que cette grande dame, adultère et empoisonneuse, avait aussi [consulté, par le moyen de Chaldéens, sur la famille de César](#)⁴. Sous le règne de Claude, nouveaux scandales. Lollia, qui avait disputé à Agrippine la main de Claude, est, à l'instigation de celle-ci, accusée d'avoir consulté [les Chaldéens, les magiciens, et posé des questions à une statue d'Apollon Clarien sur le mariage de l'empereur](#). Scribonianus fut exilé sous l'accusation banale [d'avoir cherché à savoir par les Chaldéens la fin de l'existence du prince](#). Là-dessus, on décida une fois de plus de chasser d'Italie les mathématiciens, et il fut fait à ce sujet [un sénatus-consulte rigoureux et inutile](#)⁵.

Persécutés, les astrologues devinrent aussitôt des gens intéressants, et, même expulsés d'Italie, on pouvait les consulter par correspondance. Tacite nous parle d'un de ces exilés, Pammène, [renommé dans l'art des Chaldéens et engagé par là même dans une foule de liaisons](#), qui recevait des messages et envoyait les consultations à des Romains de Rome, Anteius et Ostorius Scapula, lesquels furent dénoncés à Néron comme conspirant et [scrutant la destinée de César](#)⁶. Les mathématiciens montrèrent de l'esprit — ou on leur en prêta — le jour où Vitellius, pour les punir d'avoir encouragé Othon, [rendit un édit leur ordonnant de sortir de la ville et de Malle avant les calendes d'octobre](#). Un libelle fut aussitôt affiché, faisant défense, de la part des Chaldéens, à Vitellius Germanicus d'être où que ce fût [ce même jour des calendes](#)⁷. Les rieurs purent se partager, car Vitellius dépassa de trois mois l'échéance indiquée. Les pulsions recommencèrent sous Vespasien, qui, ayant ses astrologues à lui, n'entendait pas laisser les autres exploiter le public ; sous Domitien, qui fit aux astrologues l'honneur de les chasser de Rome en même temps et au même titre que les philosophes⁸.

¹ Dion Cassius, XLIX, 43, ad ann. 33 a. Chr.

² Dion Cassius, LVI, 25.

³ Tacite, *Ann.*, II, 27-32.

⁴ Tacite, *Ann.*, III, 22.

⁵ Tacite, *Ann.*, XII, 22 (49 p. Chr.), 52 (52 p. Chr.).

⁶ Tacite, *Ann.*, XVI, 16 (66 p. Chr.).

⁷ Suétone, *Vitellius*, 14.

⁸ Dion Cassius, LXVI, 9 (Vespasien) ; Suidas, s. v. Δομητιανός.

Il va sans dire que tout ce bruit à vide, ces tracasseries intermittentes et mollement poussées, loin de discréditer l'astrologie, accrurent son prestige et élargirent la place qu'elle tenait dans les préoccupations du public. Des doctrines qui effrayaient à ce point les gouvernants ne pouvaient plus passer pour des jeux d'imagination. C'est ainsi que les femmes les plus frivoles, les plus incapables de comprendre même les rudiments de l'astrologie, s'épouvantèrent du grand art suspect à la police. Elles ne renoncèrent pas à leurs autres superstitions, dit Juvénal, mais c'est dans les Chaldéens qu'elles ont le plus de confiance. Tout ce que dira l'astrologue passera à leurs yeux pour venir de la source d'Ammon, puisqu'à Delphes les oracles se taisent et que l'espèce humaine est condamnée à ignorer l'avenir. Mais celui-là prime les autres qui a été souvent exilé, dont l'amitié et le grimoire grassement payé ont causé la mort du grand citoyen redouté d'Othon. On a confiance en son art si sa main droite et sa gauche ont fait tinter les chaînes de fer, s'il a séjourné longtemps dans quelque prison militaire. Nul mathématicien n'aura de succès s'il n'a pas été condamné, mais bien celui qui a failli périr, qui a eu à grand-peine la chance d'être envoyé dans une Cyclade et qui est enfin revenu de la petite Sériphos. Voilà l'homme que ta Tanaquil consulte sur la mort bien lente de sa mère, atteinte de la jaunisse, et sur son compte tout d'abord. Quand enterrera-t-elle sa sœur et ses oncles ? Est-ce que son amant doit lui survivre ? C'est là la plus grande faveur que puissent lui accorder les dieux. Encore celle-ci ignore ce qu'apporte de menaces l'étoile lugubre de Saturne, en quelle position Vénus se montre favorable, quels mois sont voués aux pertes et quels moments aux gains. Mais fais bien attention à éviter même la rencontre de celle que tu vois manier des éphémérides qui ont pris entre ses mains le poli gras de l'ambre ; celle-là ne consulte plus, on la consulte. Que son mari parte pour la guerre ou pour son pays, elle n'ira pas avec lui si les calculs de Thrasyllle la retiennent. Qu'il lui prenne envie de se faire voiturier, ne fût-ce qu'à un mille de Rome, elle demande l'heure à son livre ; si le coin de trop frotté, lui démange, elle inspecte sa géniture avant de demander un collyre. Elle a beau être malade et au lit, elle ne prendra de nourriture qu'à une certaine heure propice, celle que lui aura indiquée Pétosiris¹.

Juvénal est coutumier de l'hyperbole, mais on peut l'en croire quand il ne fait que vanter l'attrait du fruit défendu. Attaquer et plaisanter sont un signe de popularité : c'est la réclame de l'époque. On rencontre, dans les épigrammes de Lucillus, un contemporain de Néron, qui aime à plaisanter sur le compte des astrologues, quelques traits de bonne comédie, par exemple, le trait de l'astrologue Aulus qui, trouvant qu'il n'avait plus que quatre heures à vivre, se pend à la cinquième, par respect pour Pétosiris².

Ce Pétosiris qui devient ainsi l'oracle des adeptes de l'astrologie passait pour avoir été en son temps — sept siècles au moins avant notre ère — un prêtre égyptien, collaborateur du non moins fabuleux roi et prophète Néchepso. Le livre, un gros livre, qui se débitait ainsi en extraits, sous forme d'éphémérides ou almanachs, était censé avoir été retrouvé dans les archives hiératiques de l'Égypte³. En réalité, il avait dû être fabriqué à Alexandrie, comme tant d'autres

¹ Juvénal, *Satires*, VI, 553-581.

² *Anthol. Palat.*, XI, 164. Cf. 159.161, et, dans Apulée (*Metam.*, II, 12), l'histoire du Chaldéen Diophane, qui fait fureur à Corinthe et qui, dans un moment de distraction, avoue avoir failli périr dans un naufrage qu'il n'avait pas su prévoir.

³ Voyez les *Nechepsonis a Petosiridis fragmenta*, colligés par Riess (*Jahrb. f. Philol. Supplbd.*, VI. [1891-93], p. 325-394). Il y a dissentiment entre E. Riess et Fr. Boll sur la

apocryphes, par des faussaires qui voulaient profiter de la vogue croissante des cultes et des traditions venus des bords du Nil pour confisquer, au profit de l'Égypte, le renom de la science dite jusque-là chaldéenne. Qu'il ait été publié vers le temps de Sylla ou un siècle plus tard, toujours est-il que depuis lors l'astrologie, considérée comme l'héritage des deux plus antiques civilisations orientales, eut une garantie de plus et s'enrichit d'une branche nouvelle, l'iatromathématique ou astrologie appliquée à la médecine. Toute doctrine, science ou religion, qui peut se convertir en art médical va au succès par la voie la plus courte. A peine connues, les recettes du [roi Néchépsos](#) procurèrent une belle fortune au médecin Crenas, de Marseille, qui [en réglant l'alimentation de ses clients sur les mouvements des astres, d'après une éphéméride mathématique, et en observant les heures, laissa tout dernièrement dix millions de sesterces, après avoir dépensé autant à bâtir des remparts à sa ville natale et à d'autres constructions](#)¹. Pline, qui n'aime ni les médecins ni les astrologues, atteste, en le déplorant, l'engouement de ses contemporains pour l'astrologie, devenue la religion de ceux qui n'en ont plus d'autre. D'un bout du monde à l'autre, dit-il, on invoque à tout moment la Fortune. [Mais une partie de l'humanité la bafoue, elle aussi, et fonde son avenir sur l'astre qui fait loi à la naissance, pensant que la divinité a décidé une fois pour toutes sur tous les hommes à naître et ne s'occupe plus du reste. Cette idée a commencé à s'asseoir, et la foule, gens instruits ou sans culture, s'y précipite à la course](#)². L'astrologie se fait toute à tous. Dans ce troupeau qui se rue du côté où le pousse le goût du jour, il en est qui la prennent pour une science naturelle, d'autres pour une religion, d'autres pour un perfectionnement de la vieille magie, tous flattés, au fond, de frayer de si près avec les astres et d'avoir leur étoile au ciel. Les plus simples croyaient, à la lettre, que chacun était représenté là-haut par une étoile d'éclat gradué selon sa condition, étoile qui naissait avec lui et tombait de la voûte céleste à sa mort³. Ceux qui avaient une idée sommaire de la marche des astres et des moments opportuns qu'elle fait naître trouvaient leur pâture dans des éphémérides adaptées à toute espèce d'usages. Enfin, les hommes cultivés, ceux qui voulaient tout ramener à des principes rationnels, eurent toute satisfaction lorsque, au milieu du siècle des Antonins, le plus grand astronome de l'époque, Claude Ptolémée d'Alexandrie, eut fait entrer l'astrologie, ordonnée et épurée par lui, dans un corps de doctrines scientifiques où les faits d'expérience se groupaient en théories empruntées aux plus ingénieuses spéculations des philosophes pythagoriciens, péripatéticiens et stoïciens⁴.

Devant cet entraînement général, les jurisconsultes appliquaient ou laissaient sommeiller, suivant les cas, les lois répressives. Depuis la publication de la *Tétrabible* de Ptolémée, il leur était difficile de soutenir — comme le fait encore Ulpien par habitude professionnelle⁵ — que tous les mathématiciens et Chaldéens étaient des imposteurs exploitant des imbéciles. Mais une science peut être de bon aloi et être dangereuse. C'était même parce qu'on croyait à la

date de l'apparition de l'œuvre apocryphe de Néchépsos et Pétoisiris, Riess tenant pour 80-60 a. Chr., Boll pour une époque postérieure, parce que Pétoisiris lui semble familier avec la littérature hermétique.

¹ Pline, *Hist. Nat.*, XXIX, § 9.

² Pline, *Hist. Nat.*, II, § 22.

³ Pline, *Hist. Nat.*, II, § 28.

⁴ La *Τετραβιβλος*, la Bible des astrologues, est probablement le dernier ouvrage de l'illustre astronome : c'était la capitulation de la science.

⁵ Ulpien, in *Mos. et Rom. leg. collat.*, XV, 2, 1.

puissance des calculs astrologiques que l'on s'en défiait si fort. Aussi, en fait de divination, la jurisprudence hésitait. On avait d'abord pensé que l'on ne pouvait pas punir la science, mais seulement l'exercice du métier. Puis, après des accès d'indulgence, on avait considéré comme contrevenants et les devins et leurs clients, et gradué les peines suivant l'importance de la consultation, la peine capitale étant applicable à quiconque consulterait [sur la santé du prince](#)¹. Sous le règne de Commode, S. Sévère avait failli être condamné comme coupable d'un crime de ce genre². Au fond, ce qui empêchait les légistes de classer l'astrologie parmi les sciences inoffensives ou même utiles, en dépit des protestations de tous ses docteurs, c'est que le public s'obstinait de plus en plus à la confondre avec la magie, celle-ci antisociale par essence, étant l'art de suspendre, pour les violer, toutes les lois, divines, humaines, naturelles. [Chaldéens](#) et [mages](#) avaient été synonymes dès l'origine, et les [Égyptiens](#), avec leurs pharmacopée et chimie magiques, méritaient mieux encore le renom de sorciers. C'est après la pris d'Alexandrie (296), où pullulaient les professeurs et livres de sciences occultes, que Dioclétien rendit un édit conservé en substance par les légistes de Justinien : [Il est d'intérêt public que l'on apprenne et exerce l'art de la géométrie. Mais l'art mathématique est condamnable, et il est absolument interdit](#)³. Les souverains du Bas-Empire renouvellent de temps à autre les édits qui frappent indistinctement tous les devins consultants : les [mathematici](#) figurent dans le nombre, comme doublant ou remplaçant l'appellation de [Chaldéens](#), c'est-à-dire magiciens. Parfois, l'astrologie est seule visée, comme dans l'édit de 409, daté de Ravenne, qui ordonne de brûler [sous les yeux des évêques](#) les livres des mathématiciens et expulse [non seulement de Rome, mais de toutes les villes](#), ceux d'entre les praticiens susdits qui ne se convertiraient pas à la religion catholique⁴.

Le zèle religieux que trahit ici Honorius n'est pas le mobile qui d'ordinaire met en émoi la chancellerie impériale, mais bien la peur des prévisions à l'usage des ambitieux et des envoûtements de la famille régnante. Les astrologues avaient pourtant imaginé un moyen radical de calmer les inquiétudes de la police. C'était d'enseigner que l'empereur, vicaire de Dieu sur terre, n'est pas soumis aux décrets des astres, qui sont des dieux de moindre envergure. L'honnête Firmicus, qui dédie son traité d'astrologie à un fonctionnaire arrivé sous Constantin et Constance aux plus hautes dignités, fait de son mieux pour accréditer cette doctrine : [Vous donnerez vos réponses en public](#), dit-il à son lecteur, [et vous aurez soin de prévenir ceux qui viendront vous interroger que vous allez prononcer à haute voix tout ce que vous avez à dire sur leurs interrogatoires, afin qu'on ne vous pose pas de ces questions qu'on n'a pas le droit de faire et auxquelles il est interdit de répondre. Prenez garde de rien dire, au cas où on vous le demanderait, sur la situation de l'État et la vie de l'empereur ; car il ne faut pas, nous ne devons pas parler, mus par une curiosité coupable, de l'état de la république. Celui qui répondrait à des questions sur la destinée de l'empereur serait un scélérat, digne de tous les châtiments, attendu que, sur ce sujet, vous ne pouvez ni rien dire ni trouver quelque chose à dire. Il est bon, en effet, que vous sachiez que, toutes les fois que les haruspices sont consultés par des particuliers sur l'état de l'empereur et qu'ils veulent répondre à la question, les](#)

¹ *Op. cit.*, XV, 2, 2-3. Paul. Sent., V, 21.

² Spartien, *Sévère*, 4.

³ *Code Justinien*, I, 18, 2.

⁴ Édits de 357 (*Code Théodosien*, IX, 16, 4), de 358 (IX, 16, 6), de 365 (IX, 16, 8), de 409 (IX, 16, 12).

entrailles à ce destinées et les arrangements des veines les jettent dans une inextricable confusion. De même, jamais mathématicien n'a pu rien affirmer de vrai sur la destinée de l'empereur, car, seul, l'empereur n'est pas soumis aux mouvements des étoiles, et il est le seul sur la destinée duquel les étoiles n'aient pas le pouvoir de se prononcer. En effet, comme il est le maître de l'univers entier, son destin est réglé par la volonté du Dieu suprême, et, la surface de toute la terre étant soumise à la puissance de l'empereur, il est lui-même classé parmi ces dieux que la divinité principale a commis pour faire et conserver toutes choses. C'est la raison majeure qui embrouille les haruspices : en effet, quel que soit l'être surnaturel invoqué par eux, celui-ci, étant de puissance moindre, ne pourra jamais dévoiler le fond de cette puissance supérieure qui réside dans l'empereur¹.

Le raisonnement est admirable et à classer parmi ceux que le langage populaire appelle des malices cousues de fil blanc. Firmicus l'avait peut-être emprunté aux Gnostiques, qui disaient les chrétiens émancipés, par le baptême, de la domination des astres, ou aux théologiens qui soutenaient que Jésus-Christ n'y avait jamais été soumis. Le difficile était de le faire accepter et même d'y croire. Firmicus a l'air d'oublier que, dans la préface de son livre, il a passé une revue de grands hommes, et montré des maîtres du monde, comme Sylla et J. César, menés par les décrets des astres ; après quoi, il adresse une oraison émue au Soleil, à la Lune et aux cinq planètes pour les prier de conserver l'empire à perpétuité à Constantin et à sa postérité². Si les astres n'ont aucun pouvoir sur l'empereur, pourquoi leur demander ce qu'ils ne peuvent ni donner ni ôter ?

Évidemment, ces finesses d'avocat ne firent illusion à personne, et ceux qui faisaient semblant de les prendre au sérieux avaient sans doute intérêt à affecter la naïveté. Après comme avant, les livres astrologiques — ceux du moins qui circulaient sous le manteau — continuèrent à s'occuper avec prédilection des souverains et des prévisions utilisables en politique. Le bon sens voulait que la destinée des rois fût écrite au ciel de préférence à celle des savetiers, et le grand art eût perdu son prestige à s'interdire les risques glorieux. Ne pouvant ni ne voulant se dessaisir de leur omniscience, les astrologues préféraient s'entourer d'ombre et de mystère ; ils faisaient prêter à leurs disciples le serment de ne rien révéler aux profanes des secrets de leurs méthodes ; ils affectaient d'assimiler leurs enseignements à une initiation religieuse ou aux doctrines ésotériques de Pythagore et de Platon³. Il y avait, dans ces allures, autant de coquetterie que de prudence. Au IV^e siècle, l'astrologie ne peut plus guère être surveillée, car elle est partout : elle s'infiltré dans toutes les méthodes divinatoires, et bien des gens se persuadent que même les dieux inspirateurs des oracles ne connaissent l'avenir que par les astres. De temps en temps, quelques astrologues ne savent pas toujours prévenir la chute de leurs protecteurs. Quand le préfet d'Égypte, Parnasius, fut disgracié sous Constance, ce fut probablement pour avoir consulté un astrologue *sur des choses que la loi ne permet pas d'apprendre*⁴. Julien n'eut pas besoin d'astrologue pour apprendre l'heure de la mort de Constance, s'il était capable d'interpréter lui-même ce que vint lui dire un fantôme nocturne, à

¹ Firmicus, *Mathes*, II, 28, 4-10, éd. Sittl. *Opinantur quidam fatum vinci principis potestate vel fieri* (Ammien Marcellin, XXVIII, 4, 24).

² Firmicus, I, 8-10.

³ Voyez les formules de serment dictées par Vettius Valens d'Antioche (ap. Fabricius, *Bibl. græc.*, tom. IV, p. 147, éd. Harles). Cf. Firmicus, II, 28, 18. VII, præf.

⁴ Libanius, *Orat.* XIV.

savoir, que Constance mourrait quand Jupiter entrerait dans le Verseau et Saturne dans le 25e degré de la Vierge¹.

Dans le célèbre procès de 371 figure un astrologue, Héliodore, mais presque uniquement comme délateur : la [consultation sur l'empereur futur](#), qui exaspéra si fort Valens, avait été donnée par une table magique et un anneau tournant². Nous sommes mal renseignés sur le détail des révolutions de Justinien ; mais l'astrologue Palchos nous apprend que, en 483, l'usurpateur Léontius avait choisi son moment après consultation de deux [mathématiciens](#)³, et c'est une raison de croire que les astrologues continuaient à avoir comme autrefois, sur l'étoile des ambitieux.

En somme, l'astrologie, qui ne peut jamais avoir de prise directe sur les classes populaires, a eu dans le monde gréco-romain toute la fortune qu'elle pouvait avoir, et la persécution, plus virtuelle que réelle, qu'elle a subie n'y a pas nui. Si l'on veut mesurer le chemin parcouru depuis le temps de Juvénal jusqu'à celui d'Ammien Marcellin, en ce qui concerne les Romains de Rome, c'est-à-dire de la ville où l'on avait le plus tracassé les astrologues, il suffit de rapprocher les témoignages de ces deux auteurs, en faisant la part de l'exagération chez l'un et de la mauvaise humeur chez l'autre. Ammien Marcellin, venu à Rome vers 380, est scandalisé des vices de l'aristocratie romaine, amollie, adonnée au jeu, stérilisée, incrédule et superstitieuse. [Beaucoup de gens parmi eux nient qu'il y ait des puissances supérieures dans le ciel ; mais ils ne se montrent pas en public, ne dînent ni ne se baignent sans avoir au préalable consulté attentivement l'éphéméride, pour savoir, par exemple, où est le signe de Mercure, ou quelle partie du Cancer occupe la Lune dans la course à travers le ciel](#)⁴. Au dire de notre sévère provincial, les hommes sont en juste point où en étaient les femmes au temps de Juvénal. Une certaine foi à l'astrologie fait partie du sens commun, et il n'y a plus que l'excès qui passe pour superstition.

II

Il ne faudrait pas croire toutefois que l'astrologie ne se soit heurtée qu'à des résistances inspirées par l'intérêt social, et que, soit comme science, soit comme religion, elle ait paisiblement envahi les intelligences cultivées, soit elle trouva son terrain d'élection, sans rencontrer d'adversaires. L'absence de contradiction suppose l'indifférence, et les doctrines qu'on ne discute pas meurent de leur belle mort. L'astrologie grecque, façonnée et pourvue de dogmes rationnels par la collaboration des Stoïciens, n'avait pu être considérée par les philosophes des autres écoles comme une superstition négligeable. Elle avait été introduite, dès l'origine, dans le cénacle de la science, à une place qu'elle eut non pas à conquérir, mais à garder. Elle eut affaire tout d'abord aux dialecticiens de la nouvelle Académie, plus tard aux sceptiques néo-pyrrhoniens et épicuriens, aux physiciens qui la repoussaient comme superfétation charlatanesque de l'astronomie, aux moralistes qui jugeaient son fatalisme pernicieux, enfin aux théologiens qui la trouvaient incompatible avec leurs dogmes.

¹ Ammien Marcellin, XXI, 2, 2.

² Ammien Marcellin, XXIX, 1, 5 ; 2, 13.

³ Fr. Cumont, *l'Astrologue Palchos (Rev. de l'Instr. Publ. en Belgique, XL [1897], p. 1-14. Cf. la consultation astrologique sur l'empire arabe et les successeurs de Mahomet, mise sous le nom d'Étienne d'Alexandrie, contemporain d'Héraclius, dans H. Usener, De Stephano Alexandrino (Bonnæ, 1880), p. 17-32.*

⁴ Ammien Marcellin, XXVIII, 4, 24.

De Carnéade aux Pères de l'Église, la lutte contre l'astrologie n'a pas cessé un instant ; mais ce fut, pour ainsi dire, un piétinement sur place, car les premiers assauts avaient mis en ligne presque tous les arguments qui, par la suite, se répètent, mais ne se renouvellent pas. Il n'est pas question de suivre ici pas à pas, époque par époque, la stratégie des combattants et la filiation des arguments. Il nous suffira de classer ceux-ci dans un ordre quelconque et d'en examiner la valeur logique. Peut-être verrons-nous que, faute d'avoir su distinguer du premier coup dans une construction aussi compliquée les parties maîtresses qui étaient en même temps les adversaires de l'astrologie n'ont guère fait que suggérer aux astrologues des perfectionnements de leurs méthodes, et, pour avoir continué à employer des arguments qui ne portaient plus, ont fait de plus en plus figure d'ignorants.

Nous laissons de côté provisoirement, pour éviter des redites, le souci qui domine et perpétue le débat, le besoin de dégager la liberté humaine du fatalisme astrologique. L'astrologie grecque est ni plus ni moins fataliste que la philosophie stoïcienne dont elle a emprunté les théories, et, contre les moralistes, elle pouvait s'abriter derrière des moralistes de haute réputation.

Ce sont les Stoïciens qui ont mis pour ainsi dire hors d'atteinte le principe même, la raison première et dernière de la foi astrologique. La solidarité de toutes les parties de l'univers, la ressemblance de la fraction au tout, la parenté de l'homme avec le monde, du feu intelligent qui l'anime avec les astres d'où est descendue pour lui l'étincelle de vie, les affinités du corps humain avec les éléments dans lesquels il plonge et qui subissent l'influence des grands régulateurs célestes, la théorie du *microcosme* enfin, fournissait une réserve inépuisable de réponses à des attaques hésitantes¹. Mais, entre le principe et les conséquences, il y avait place pour bien des objections. L'astrologie chaldéenne avait vécu sur un fond d'idées naïves : elle datait du temps où le ciel n'était que le couvercle de la terre, où tous les astres étaient rangés à petite distance sur cette voûte, et où les planètes se promenaient au milieu des étoiles comme des bergers inspectant leurs troupeaux. La science grecque ayant dilaté le monde, l'influence des astres reculés à d'énormes distances n'était plus un postulat de sens commun. Les planètes sont trop loin, disait Cicéron, au moins les planètes supérieures, et les fixes sont encore au delà. Les astrologues répondaient que la Lune et le Soleil sont loin aussi, et que pourtant ils soulèvent les marées². Sans doute, les Chaldéens ne savaient pas le monde si grand ; mais les planètes, qu'ils croyaient plus petites, étaient reconnues infiniment plus grosses, et il y avait compensation. Il suffisait, pour maintenir le dogme astrologique, d'identifier l'action sidérale à la lumière : là où arrive la lumière pénètre aussi l'action.

Il y avait, dans cette réponse victorieuse, un point vulnérable que les assaillants n'ont pas su découvrir. Si la lumière d'un astre rayonne tout autour de lui, pourquoi son action astrologique ne se produit-elle que sous certains angles ou aspects ? Les astrologues n'eussent pas été à court de réponses, mais il leur fallait les prendre dans l'ordre mystique. De même qu'il y a sept planètes, de même, en vertu de l'harmonie générale, chaque planète agit dans sept sens ou aspects et non plus. Les purs logiciens n'étaient pas convaincus, sans doute, par un argument de ce genre ; mais les astrologues avaient pour eux les

¹ Voyez le ch. I de *l'Astrologie grecque* (publié dans la *Revue de l'Hist. des Religions*, XXXV [1897], p. 178-204) et le ch. III, intitulé : *les Dogmes astrologiques*.

² Cf. Cicéron, *Divin.*, II, 43. Ptolémée, *Tétrabible*, I, 2.

Pythagoriciens et tous les amateurs de raisons absconses. Mais est-il certain qu'il n'y ait que sept planètes, et, s'il y en a davantage, les calculs des astrologues, qui n'en tiennent pas compte, ne sont-ils pas faussés par là même¹ ? Les astrologues pouvaient ou écarter l'hypothèse ou répondre que l'action de ces planètes était négligeable quand elles restaient invisibles, et qu'elle était soigneusement appréciée quand elles apparaissaient sous forme de comètes. Sans doute, il eût été préférable que l'on pût faire entrer dans les calculs les positions de tous les astres, au lieu de se borner aux planètes et aux signes du Zodiaque ; mais de quelle exige-t-on qu'elle atteigne son idéal ? Les astronomes modernes ne peuvent pas non plus faire entrer dans leurs formules le réseau infini d'attractions que suppose la théorie de la gravitation universelle.

La discussion ébranlait peut-être, mais laissait debout l'idée que les astres agissent sur la terre, et même l'idée plus précise que les astrologues, s'ils ne calculaient pas toutes les influences célestes, visaient au moins les principales. Mais là surgit le point délicat, une question redoutable dont les adversaires de l'astrologie tirèrent un assez médiocre parti. Comment prétendait-on déterminer la nature des influences astrales² ? D'où savait-on que telles planètes étaient bienfaisantes, telles autres malfaisantes, et plus ou moins suivant les cas ? Comment justifier les ridicules associations d'idées attachées à la forme purement imaginaire des figures du Zodiaque, l'influence réciproque des planètes sur les signes et des signes sur les planètes, alors que celles-ci — on le savait depuis longtemps — sont à grande distance des constellations et n'y paraissent logées que par un effet de perspective ? Les astrologues avaient le choix entre divers genres de réponses. Aux esprits positifs, ils affirmaient que les connaissances suspectées se fondaient sur l'expérience, sur une série d'observations continuées pendant des siècles ou même durant des périodes entières de la vie cosmique, de celles qui, achevées, se recommencent. On avait beau retrancher aux chiffres fabuleux invoqués par les Chaldéens, il en restait toujours assez pour constituer une tradition respectable. Cicéron le sent si bien qu'il s'abrite derrière Panétius pour attaquer : *Quand on vient dire, écrit-il, que les Babyloniens ont employé quatre cent soixante-dix mille ans à faire des essais et des expériences sur les enfants qui venaient de naître, c'est une duperie : car, si on avait pris l'habitude de le faire, on n'aurait pas cessé ; or, nous n'avons aucun garant qui dise que cela se fait ou sache que cela se soit fait*³. L'argumentation est assez molle : il n'est pas nécessaire qu'un usage se continue pour qu'il ait été pratiqué dans le passé ; et, quant à ce passé, les astrologues ne se faisaient pas faute de soutenir que les documents chaldéens existaient⁴ et qu'il ne suffit pas d'ignorer une tradition pour la supprimer.

Ils étaient plus à l'aise encore avec les mystiques, qui dérivait de la révélation divine tout ce que les hommes n'avaient pu inventer eux-mêmes. Il y avait sur

¹ Favorinus, *ap. Aulu-Gelle*, XXV, 1, II-13 : doute exprimé déjà par Artémidore d'Éphèse (Sénèque, *Quæst. Nat.*, VII, 13), repoussé comme subversif de l'harmonie des sphères par les platoniciens (cf. Theo Smyrn., p. 200 Hiller). Les astrologues ont toujours des philosophes de leur côté.

² S'il y a une action des astres, elle est pour nous quelque chose de ἀκατάληπτον (Sext. Empiricus, *Adv. Astrol.*, 95, p. 353). C'est l'objection de fond, celle à laquelle on revient quand les autres ont cédé. Ptolémée la réfute de son mieux, par des analogies vagues et des raisons à côté, au commencement de sa *Tétrabible* (ch. I).

³ Cicéron, *Divin.*, II, 46. Cf. I, 19. De même, Favorinus *ap. Aulu-Gelle*, XIV, 1, 2.

⁴ Épigène citait les *DCC XX M annorum observationes siderum coctilibus laterculis inscriptas* (Pline, *Hist. Nat.*, VII, § 193).

ce point des traditions de toute sorte, d'autant plus confuses¹ qu'on ne distinguait pas entre astrologie et astronomie. Une idée chère aux Grecs était que, la prévision de l'avenir ayant pour but, avoué ou non, de déranger l'ordre prévu, la divination avait été enseignée aux hommes par les dieux détrônés et révoltés, par Atlas, fils d'Ouranos ou du Titan Japetos, père des Pléiades et des Hyades, ou par Prométhée, fabricant et éducateur de l'espèce humaine, ou encore par le centaure Chiron, catastérisé dans le Sagittaire du Zodiaque, à moins que, sur la foi des Orphiques, on ne substituât à ces révéléurs Orphée, ou Musée, ou Eumolpos. Le brevet d'inventeur de l'astrologie était à l'encan et adjugé par les mythographes. Mais les droits de la Chaldée et de l'Égypte ne se laissaient pas éliminer ainsi. Les néo-Égyptiens invoquaient les révélations de leur Hermès (Thoth) ou de leur Asclépios (Eschmoun) par lesquels auraient été instruits Néchepso et Pétosiris. Les Chaldéens tenaient la leur, au dire des évhéméristes, d'une Istar ou Vénus quelconque qui aurait enseigné l'astrologie à Hermès, celui-ci trait d'union entre la Chaldée, l'Égypte et le monde gréco-romain. Toutes ces légendes, brassées et repétées par des agioteurs enchérissant les uns sur les autres, se prêtaient à toutes les fantaisies. La palme que se disputaient Égyptiens et Chaldéens pouvait leur être ravie par les Éthiopiens, sous prétexte qu'Atlas était un Libyen ou un fils de Libya. En faisant d'Héraclès-Melqart un disciple d'Atlas, on se procurait une espèce de commis-voyageur en astrologie, qui implantait la doctrine partout où il plaisait aux mythographes de le promener. Par ses attaches phéniciennes, la légende d'Hercule rentrait à volonté dans le cercle d'attraction de la Chaldée. Les Juifs eux-mêmes — ceux d'Alexandrie probablement — apportèrent leur appoint aux prétentions chaldéennes, en s'attribuant, au détriment des Égyptiens, Phéniciens et Cariens, le rôle de propagateurs de la science des corps célestes. Suivant eux, Abraham avait apporté cette science de la Chaldée, sa patrie, en Égypte ; et les Phéniciens, instruits par les Hébreux l'avaient importée par Cadmos en Béotie, où Hésiode en avait recueilli quelques parcelles. En un mot, tous les dieux, héros rois et ancêtres de peuples étaient mis à contribution, pour la plus grande gloire de l'astrologie et de l'astronomie, presque toujours confondues sous le même nom et se prêtant un mutuel appui.

Toute foi engendre elle-même ses preuves et n'hésite pas au besoin, dans l'intérêt de la bonne cause, à leur donner l'air d'antiquité qui convient. A l'appui de ces belles inventions, les fabricants d'apocryphes écrivaient des traités de science astrale sous les noms d'Orphée, d'Hermès Trismégiste, des plus anciens patriarches ou philosophes. Les partisans de la révélation et de la tradition ininterrompue, ainsi retranchés, n'avaient plus rien à craindre des rares sceptiques que l'exemple du grand astronome et astrologue Claude Ptolémée n'aurait pas converti. C'était une espèce de consentement universel, assis à la fois sur la révélation et l'expérience, qui avait défini la nature, qualité et quantité, des effluves ou influences sidérales. Les associations d'idées les plus ineptes se trouvaient justifiées de cette façon. Plus elles étaient bizarres, plus il devenait évident, pour certaines gens, qu'elles avaient dû être connues par révélation.

Les principes généraux de l'astrologie une fois admis, les objections ne servent plus guère qu'à suggérer aux astrologues des perfectionnements de leurs procédés. Cicéron assure que les astrologues ne tiennent pas compte des lieux,

¹ Le classement de ces légendes et les références aux textes ont été supprimés ici, comme *impedimentum* trop encombrant.

mais seulement du temps, et que, pour eux, tous ceux qui naissent en même temps en n'importe quel pays ont même destinée. Favorinus et Sextus Empiricus en disent autant¹. Il est probable que Cicéron n'était pas au courant des progrès de l'astrologie à son époque, et ceux qui répètent son objection étaient à coup sûr dans l'erreur. On sait assez quelle place tient dans le poème de Manilius et dans tous les traités d'astrologie postérieurs à l'ère chrétienne la question des climats et des ascensions obliques (ἀναφοραι) variant suivant les climats, pour dire que les astrologues avaient mis la critique à profit et ne la méritaient plus. Il n'est même pas sûr qu'elle fût juste, adressée aux anciens Chaldéens de Chaldée. Ceux-là n'avaient peut-être pas idée des climats ; mais, en revanche, ils croyaient que l'influence d'un astre n'était pas partout la même au même moment. Ils écrivaient sur leurs tablettes : *Si la lune est visible le 30, bon augure pour le pays d'Accad, mauvais pour la Syrie*². Mais le progrès des connaissances géographiques et historiques fournit la matière d'un argument à détente multiple, fort embarrassant, qui doit avoir été mis en forme par Carnéade. Ramené à ses éléments les plus simples, il peut se résumer comme il suit : 1° il y a des individus qui, nés dans des circonstances différentes, ont même destinée ; 2° inversement, il y a des individus qui, nés dans des circonstances semblables, ont des aptitudes et des destinées différentes. Voyons l'usage qui a été fait de cet engin de guerre.

Si chaque individu a sa destinée particulière, déterminée par sa géniture, d'où vient que l'on voit périr en même temps, dans un naufrage, un assaut, une bataille, quantité ne sont nés ni dans le même temps ni dans le même lieu ? Est-ce que, dit Cicéron, tous ceux qui ont péri à la bataille de Cannes étaient nés sous le même astre³ ? A cela les astrologues répondaient que les influences universelles (καθολικά) dominent les influences plus restreintes qui façonnent les génitures individuelles. Les tempêtes, guerres, pestes, fléaux collectifs de tout genre, prévalent sur les résultats des calculs de moindre envergure. Aussi, Ptolémée recommande expressément de laisser une marge, dans les génitures particulières, pour les cas de force majeure provenant des phénomènes de portée catholique. La riposte était habile ; la prédominance du général sur le particulier, du tout sur la partie, paraissait une vérité de sens commun. Mais l'argument offensif n'était pas épuisé. Comment se fait-il, disait Carnéade, qu'il y ait des peuples entiers où les individus ont même tempérament et mêmes mœurs ? Tous les individus de même race sont donc nés sous le même signe⁴ ? Si la Vierge fait la peau blanche et les cheveux lisses, répétait encore trois siècles plus tard Sextus Empiricus, aucun Éthiopien ne naît donc sous le signe de la Vierge⁵ ? Au temps de Sextus Empiricus, la brèche qu'avait pu faire la question de Carnéade était réparée, et le pyrrhonien aurait pu prendre la peine de lire Ptolémée, qui cite précisément, pour montrer qu'il y a répondu, l'exemple de l'Éthiopien à peau invariablement noire et du Germain ou Galate à peau

¹ Cicéron, *Divin.*, II, 44. Favorinus, *ap. Aulu-Gelle*, XIV, 1, 8. S. Empiricus, *Adv. Astrol.*, § 83, p. 351.

² Voyez le ch. II de *l'Astrologie grecque*.

³ Cicéron, *Divin.*, II, 47. Argument répété à satiété par Favorinus (*ap. Aulu-Gelle*, XIV, 1, 27), S. Empiricus (*Adv. Astrol.*, § 91-93, p. 353), Grégoire de Nysse (*De fato*, p. 165, 169) etc., et dont Calvin usait encore contre les astrologues de son temps (Junctinus, *Specul. astrol.*, p. 3).

⁴ Carnéade dirigeait surtout cet argument contre la morale, qu'il montrait variable d'un peuple à l'autre, prouvant son dire par les νόμιμα Βαρβαρικά (cf. Fr. Boll, *op. cit.*).

⁵ S. Empiricus, *op. cit.*, p. 355.

invariablement blanche¹. Les astrologues invoquaient encore la prédominance des influences générales, non plus seulement accidentelles, mais fixes, agissant d'une façon continue types ethniques. Ils transposèrent à leur usage une théorie très vieille et très moderne², si moderne qu'on la croirait née d'hier, celle qui suppose l'homme façonné par le milieu où il vit et s'y adaptant, sous peine de disparaître. Il suffisait d'ajouter à la série des causes un chaînon de plus, en rapportant à l'influence des astres les qualités du sol, des eaux, de l'air, et les aptitudes héréditaires qu'elles déterminent, ce qui était aussi difficile à réfuter qu'à démontrer. Nous avons montré ailleurs³ que, pour préciser leurs idées et pouvoir répondre affirmativement à la question jadis si embarrassante : **Tous les individus de même race naissent donc sous le même signe ?** les astrologues avaient confectionné des cartes géographiques des influences astrales. Ils comptaient sans doute que la patience des critiques n'irait pas jusqu'à leur demander de justifier par le menu cette répartition, et ils ont été, en effet, si peu inquiétés de ce chef qu'ils n'ont pas eu besoin de s'accorder entre eux pour adopter un système unique.

La race étant expliquée par le milieu et le milieu par les astres, il semblait que la querelle fût vidée ; mais la théorie même de l'influence du milieu, affirmée contre les astrologues alors qu'ils ne la partageaient pas encore, fut niée contre eux quand ils s'y furent ralliés. Il y a un argument historique que ressassent à l'envi tous les polémistes chrétiens depuis Bardesane⁴ : si la race est façonnée par les influences terrestres et astrales exercées sur son habitat, comment expliquer que certains groupes, comme la race juive, ou la secte des chrétiens, ou encore les **mages perses** conservent en tous climats les mêmes mœurs et les mêmes lois ? Le Juif échappe-t-il donc à l'influence des astres qu'il porte partout la **tache de nature** ? dira encore Grégoire de Nysse⁵. L'argument était de poids, et on ne l'affaiblissait guère en disant que Juifs et Chrétiens emportaient partout avec eux leur loi, car c'était assurer que la loi était plus forte que les astres. Bardesane le renforçait encore en faisant observer qu'un despote ou un législateur peut changer sur place les mœurs d'une nation, bien qu'elle reste soumise aux influences supposées par la théorie du milieu. Mais les astrologues n'étaient pas seuls visés par cette argumentation, dirigée contre toute espèce de fatalité scientifique, et, au fond, ils n'en étaient guère plus embarrassés qu'un darwiniste moderne à qui on demanderait pourquoi les diverses races conservent leurs caractères spécifiques en dehors de leur habitat primitif ou peuvent évoluer sur place. Ils avaient même avantage à faire des concessions à leurs adversaires,

¹ Ptolémée, *Tétrabible*, IV, 9.

² Elle remonte au moins à Hippocrate, dont le traité *Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων* a mis cette idée à la portée de tous les esprits cultivés. Polybe (IV, 21) résume très bien la théorie du milieu.

³ Dans les *Mélanges Graux* (Paris, 1884), p. 341-351, et dans le présent ouvrage, *l'Astrologie grecque*, ch. XI.

⁴ Nous avons encore l'argumentation attribuée à Bardesane (contemporain de Marc-Aurèle) dans Eusèbe (*Præp. Ev.*, VI, 10), et une traduction syriaque du livre écrit sous le nom de Bardesane dans le *Spicilegium Syriacum* by W. Cureton (London, 1855). Cf. A. Hilgenfeld, *Bardesanes der letzte Gnostiker*, Leipzig, 1864. Bardesane ne combat dans l'astrologie que le fatalisme : il croyait aux esprits résidant dans les planètes et chargés d'entretenir la vie cosmique.

⁵ Grégoire de Nysse, *De fato*, p. 169 B.

afin de se garer de l'accusation de fatalisme étroit. Il suffisait que l'hérédité ethnique pût être rapportée à une origine qui dépendait elle-même des astres¹.

Cette discussion concernant les conditions physiques de la vie et les rapports du milieu avec les astres fit surgir d'autres difficultés et d'autres solutions. Le raisonnement fait pour les races d'hommes était applicable aux espèces animales, qui, soit dispersées, soit confinées dans leurs pays d'élection, étaient plus dépendantes encore des fatalités naturelles. Si, dit Cicéron, *l'état du ciel et la disposition des astres a tant d'influence à la naissance de tout être vivant, on est obligé d'admettre que cette influence s'exerce non seulement sur les hommes, mais aussi sur les bêtes : or, peut-on dire quelque chose de plus absurde ?* Favorinus s'amusait à demander l'horoscope des grenouilles et des moucherons, et Sextus Empiricus rit de l'embarras d'un astrologue qu'il suppose en face d'un homme et d'un âne nés sous le même signe². Il faut être prudent dans l'emploi du mot *absurde*. Il y eut un temps sans doute où l'on disait des esclaves et des petites gens ce que nos logiciens disent ici des animaux ; où l'on trouvait absurde que leur destinée fût écrite au ciel ou qu'ils prétendissent à l'immortalité. Le progrès des idées démocratiques avait reculé la barrière, plantée maintenant entre l'homme et l'animal. Les astrologues hésitaient à la renverser et pourtant la logique les y poussait, même leur logique particulière. Pourquoi, par exemple, les types animaux, qui remplissaient la majeure partie du Zodiaque et tendaient à produire sur terre des types semblables, n'auraient-ils eu action que sur l'homme ? Finalement, les praticiens, sinon les docteurs de l'astrologie, acceptèrent bravement cette conséquence de la sympathie universelle, et ils eurent pour eux les âmes sensibles, qui faisaient tirer l'horoscope de leurs chiens, ou les éleveurs de bétail, qui consultaient sur les aptitudes de leurs produits. Les mauvais plaisants qui apportaient à l'astrologue, sans l'avertir, un thème de géniture dressé pour un animal, sortaient émerveillés si le praticien avait reconnu de quel client il s'agissait³. Le raisonnement fut étendu, sans qu'on en rît désormais, au règne végétal et minéral, justifiant ainsi, pour le règne végétal, les vieux calendriers des laboureurs, et préparant du côté du règne minéral les ambitions extravagantes des alchimistes qui chercheront les conjonctions d'astres propres à engendrer les métaux ou les pierres précieuses.

Ainsi, la série de difficultés nées de cette simple question : *Pourquoi des groupes d'individus ont-ils même tempérament ou même destinée ?* avait amené les astrologues à se faire sur les races humaines, sur les espèces animales, sur le rôle du milieu et de l'hérédité, des théories qui leur valaient la réputation de savants. Ils eurent facilement raison de l'objection inverse, celle qui demandait pourquoi des individus nés dans les mêmes circonstances avaient des aptitudes ou des destinées si différentes. Comment se fait-il, disait-on, que, entre tant d'hommes venus au monde sous les mêmes planètes, il ne naisse pas quantité

¹ Les astrologues avaient encore ici un supplément de ressources dans l'horoscope des cités, qui introduisait un élément commun dans la destinée de tous les citoyens. Cicéron (*Divin.*, II, 47) le trouvait absurde. Il ne l'était pas plus que la foi à l'efficacité des cérémonies constituant l'*inauguration* d'une cité par son fondateur.

² Favorinus *ap.* Aulu-Gelle, XIV, 1, 31. S. Empiricus, *op. cit.*, p. 353.

³ Augustin, *Civ. Dei.*, V, 7. Cf. *Confessions*, VII, 6. Origène *ap.* Eusèbe, *Præp. Ev.*, II, 1. Fabricius (ad Sex. Empiricus, p. 353) a trouvé quatre thèmes généthliques de veaux dans un traité d'*Astrophysique* publié à Cologne en 1706. Rien ne se perd.

d'Homères, de Socrates, de Platons¹ ? L'argument pouvait avoir quelque valeur au temps de Cicéron, mais Favorinus aurait dû savoir qu'il était depuis tout à fait usé. Avec la précision exigée par les méthodes de l'astrologie savante, il était hautement improbable qu'il y eût jamais deux thèmes de géniture identiques. Les éléments du calcul, les sept planètes et leurs aspects réciproques, les douze signes du Zodiaque, leurs aspects et leurs rapports avec les planètes, les décans, dodécatémoies, etc., tout cela mesuré au degré et à la minute suffisait à des millions de combinaisons, arrangements et permutations mathématiques. Si, comme on va le voir, des jumeaux même n'avaient pas le même horoscope, à plus forte raison des individus nés en des temps ou des lieux différents. Les astrologues stoïciens auraient pu promettre à Favorinus de nouveaux Socrates et de nouveaux Platons quand l'ἀποκατάστασις aurait fait recommencer au monde l'existence déjà vécue. En attendant, il y avait place pour une diversité presque infinie de génitures.

C'est là que les raisonneurs attendaient les astrologues. On connaît, par la célèbre comparaison de la roue du potier², la façon dont les astrologues expliquaient comment deux jumeaux pouvaient avoir parfois des destinées si différentes. Les exemples étaient nombreux de jumeaux dont l'un mourait en bas âge et l'autre atteignait à l'extrême vieillesse, et la difficulté avait fort tourmenté les hommes de l'art. Ils expliquaient le fait par la rapidité de la rotation de la voûte céleste, rapidité telle que les horoscopes des jumeaux sont séparés sur le cercle zodiacal par un intervalle appréciable. Mais ils soulevaient par là un concert de récriminations. On leur demandait s'ils étaient capables d'atteindre dans la pratique à cette précision idéale d'où dépendait, de leur propre aveu, l'exactitude de leurs pronostics. Ici, Sextus Empiricus, sentant qu'il est sur un terrain solide, pousse une charge à fond contre les astrologues. Il suppose à l'œuvre une équipe de deux Chaldéens, dont l'un surveille l'accouchement, prêt à frapper sur un disque de bronze pour avertir son confrère posté sur une hauteur, et il se fait fort de démontrer l'inanité de leurs précautions.

D'abord, dit-il, la condition préalable pour préciser le moment horoscopique fait défaut. Ce moment cherché n'existe pas. Ni la parturition, ni même la conception ne sont des actes instantanés ou dont l'instant puisse être déterminé. De plus, si le moment horoscopique existait, les astrologues ne pourraient le saisir. Étant donnée la faible vitesse du son, il faut du temps au Chaldéen en faction près de l'accouchée pour transmettre l'avis nécessaire à l'observateur, du temps à celui-ci pour observer, et, pendant inévitables, le point horoscopique s'est envolé. L'observation est encore faussée par les erreurs dues au déplacement de l'horizon vrai par l'altitude du lieu d'observation ou par des hauteurs qui barrent la perspective ou par la réfraction atmosphérique, au plus ou moins d'acuité de la vue de l'observateur, à l'impossibilité de voir les étoiles dans le jour, et, même la nuit, à la difficulté de saisir des divisions idéales qui ne correspondent pas le plus souvent à des étoiles. C'est pis encore si, au lieu de viser directement l'horoscope, on a recours au calcul du temps par la méthode des ascensions. Alors on a affaire à des clepsydres dont le débit est nécessairement variable suivant la fluidité de l'eau et la résistance de l'air. A supposer même que les gens

¹ Cicéron, *Divin.*, II, 47. Favorinus *ap.* Aulu-Gelle, XIV, 1, 29. S. Empiricus, *op. cit.*, p. 352. Pourquoi ne naît-il pas des rois tous les jours ? disait S. Basile. Ou encore, pourquoi les fils de rois règnent-ils, quel que soit leur horoscope ? (*Hexaem.*, VI, 5-7). Mais les astrologues contestaient les prémices mêmes du raisonnement.

² Due, dit-on, à Nigidius, surnommé pour cette raison *Figulus* (Augustin, *Civ. Dei.*, V, 3).

du métier fussent capables d'écarter toutes ces chances d'erreur, à coup sûr les ignorants qui consultent les Chaldéens ne l'ont pas fait et n'apportent aux astrologues que des données suspectes, d'où ceux-ci tirent des pronostics erronés¹.

Ces objections sont très fortes, et elles produiraient plus d'impression encore, si notre philosophe avait pris la peine de les ranger en progression d'énergie croissante, au lieu de mettre en tête les plus fortes et de s'affaiblir ensuite en consentant à discuter des hypothèses déjà rejetées.

Le premier argument, à savoir l'impossibilité de préciser le moment de la naissance, était écrasant pour les imprudents qui, à force de subtiliser, parlaient de moment indivisible et de frappe instantanée. A quelle étape d'une parturition parfois longue placer la naissance ? Si les jumeaux avaient des horoscopes si différents, on pouvait appliquer le même raisonnement à une naissance unique et soutenir que la tête et les pieds d'un enfant naissent pas sous le même astre². On avait beaucoup disserté entre philosophes, physiologistes, moralistes même, sur le mystère de la vie, vie organique, vie consciente, sur le moteur qui lui donne l'impulsion initiale, et les astrologues pouvaient emprunter des théories toutes faites, celle par exemple qui faisait commencer la vie humaine proprement dite au moment où le nouveau-né respirait pour la première fois et recevait ainsi le premier influx du monde extérieur. Mais le plus sûr était pour eux de laisser planer un certain vague sur des questions où la rigueur logique faisait seule l'obscurité. Le sens commun les trouvait beaucoup moins compliquées : il ne voyait pas de difficulté à compter la naissance d'un enfant pour un fait simple et la naissance de deux jumeaux pour un fait double, compose de deux actes distincts et discernables. On a vu³ que, pour en finir avec les logiciens, Ptolémée avait pris le parti de ne plus chercher le moment exact de la naissance, mais de régler le calcul de l'horoscope sur d'autres considérations.

Mais, ce qu'il importe de constater, c'est que, l'argument fût-il sans réplique, il n'atteint que les astrologues et leurs méthodes pratiques, laissant debout l'astrologie, avec ses principes et ses théories. On en dira autant, et à plus forte raison, des difficultés soulevées à propos des erreurs d'observation. Quand il serait avéré qu'il est impossible de faire une seule observation parfaitement exacte, cela ne prouverait pas que la vérité qu'on veut atteindre n'existe pas. Les erreurs des savants ne sont pas imputables à la science. Avec leurs instruments perfectionnés et leurs formules de correction, nos astronomes et physiciens modernes n'atteignent pas non plus à l'exactitude idéale, mais ils en approchent. Les astrologues anciens s'évertuaient aussi de leur mieux à en approcher, et on ne pouvait raisonnablement pas leur demander davantage. Leur contradicteur oublie d'ailleurs qu'ils n'étaient plus obligés de faire en un instant, comme il le dit, toutes les constatations qui entraient dans un thème de géniture. Avec leurs tableaux et canons de toute espèce, ils pouvaient, u du cercle ou moment de la durée étant fixé, déterminer à loisir la position simultanée des signes et planètes,

¹ S. Empiricus, *op. cit.*, p. 345-352.

² Le raisonnement a été fait, tout au moins par des modernes, qui, sans doute, le tenaient de la tradition (voyez Junetinus, *op. cit.*, p. 3. Salmasius, *De annis climactericis*, p. 721). Les astrologues pouvaient ou le déclare absurde, au nom du sens commun, ou l'accepter et s'en servir pour expliquer comme quoi un cerveau puissant se trouve souvent porté par des jambes débiles.

³ Voyez l'*Astrologie grecque*, ch. XII.

comme le pourraient faire aujourd'hui nos astronomes avec la *Connaissance des temps*, sans avoir besoin de regarder le ciel.

Ainsi, l'assaut sans cesse renouvelé contre les pratiques fondées sur la détermination de l'horoscope instantané ne faisait pas de brèche appréciable dans la théorie. Eût-il été victorieux que l'astrologie, abandonnant la plus connue et la plus savante de ses méthodes, aurait continué à prospérer en se rabattant sur les procédés plus populaires qui suffisaient aux neuf dixièmes de sa clientèle, notamment le calcul des opportunités ou *καταρχαι*¹.

Que restait-il encore à objecter ? Que la chaîne des causes et des effets étant continue, la destinée des enfants devait être virtuellement incluse dans celle des parents, et ainsi de suite, avec régression jusqu'à l'origine première de l'espèce ? Cela, non seulement les astrologues l'accordaient, mais ils avaient peut-être été les premiers à y songer. Dans tout thème de géniture, il y a la case des parents, où peuvent se loger des conjectures rétrospectives, celle des noces et celle des enfants, où est prédéterminée la descendance future de l'enfant qui vient de naître. Aussi reprochait-on aux astrologues non pas de décliner cette tâche, mais de la croire possible en vertu de leurs principes. Favorinus n'y manquait pas. Il avait bâti là-dessus un raisonnement extrêmement captieux, trop subtil pour être efficace. Il commence par exiger que la destinée de chacun ait été marquée par les étoiles à chaque génération, dans la lignée des ancêtres, depuis le commencement du monde. Or, dit-il, comme cette destinée, toujours la même, a été bien des fois prédéterminée par des dispositions d'étoiles différentes — aucun thème de géniture n'étant identique à un autre — il résulte de là que des combinaisons différentes peuvent aboutir au même pronostic. Si l'on admet cette conclusion, il n'y a plus ni principes ni méthode en astrologie : tout croule par la base. Ainsi, en vertu de leur doctrine, les astrologues sont obligés d'admettre un postulat contradictoire avec leur doctrine². Il faudrait la patience d'un scolastique pour analyser cette mixture sophistiquée, et il n'y a pas un grand intérêt à le faire, puisque la prédestination est une question qui n'intéresse pas seulement les astrologues et que ceux-ci ne prétendaient pas pousser leurs enquêtes dans le passé ou vers l'avenir au delà des bornes de l'intelligence humaine. Disons seulement que le spirituel improvisateur tombe dans l'absurde en voulant que le thème généthliaque d'un ancêtre ait contenu explicitement, c'est-à-dire, ait été en réalité celui de chacun de ses descendants, tout en restant le sien. Cela reviendrait à demander que les astres fussent chacun au même instant dans plusieurs positions différentes, ou que le grand-père, par exemple, fût son propre petit-fils.

Nous en avons fini avec raisonneurs, avec ceux qui ne font appel qu'à la raison, avec ceux qui cherchent à détruire l'astrologie et non à la remplacer par la foi qui leur grée. Après Sextus Empiricus, la logique pure n'est plus représentée ; on ne rencontre plus que des théologiens. La bataille engagée contre l'astrologie au nom de la raison raisonnante n'aboutit pas. Elle laissa subsister l'idée que les erreurs des astrologues étaient imputables aux imperfections d'une science perfectible, et que les astres influent réellement sur la destinée de l'homme en vertu d'une énergie physique connue par l'expérience, énergie qu'il est peut-être difficile de définir et de mesurer. La polémique menée par les théologiens — néo-platoniciens et chrétiens — sera moins efficace encore ; car les adversaires ne

¹ Voyez l'*Astrologie grecque*, ch. XIV.

² Favorinus *ap.* Aulu-Gelle, XIV, 1, 20-22.

sont plus séparés que par des nuances, et ils ont moins souci d'abattre l'astrologie que de la rendre orthodoxe.

III

Sur les confins de la science et de la foi, participant de l'une et de l'autre, mais peu affectée par les progrès de l'une et les variations de l'autre, et surtout plus indépendante qu'on ne croit des moralistes, est assise la morale, reliquat et résumé des habitudes de l'espèce humaine. C'est une question qui restera toujours indécise que de savoir si l'astrologie était, par essence ou en fait, contraire à la morale ; ce qui est certain, c'est qu'elle a paru telle à bon nombre de moralistes, et que, sur ce terrain commun à tous, il n'y a pas lieu de distinguer entre rationalistes et mystiques. Un coup d'œil jeté sur la querelle visant le fatalisme astrologique sera une transition commode pour passer des uns aux autres,

La morale présupposant le libre arbitre, toute doctrine qui tend à représenter nos actes comme déterminés sans l'intervention de notre volonté est légitimement suspecte aux moralistes. Toutes les méthodes divinatoires sont dans ce cas, et l'astrologie n'est prise à partie de préférence que parce que ses affirmations sont plus tranchantes et les conséquences de ses principes plus aisées à découvrir. Mais, d'autre part, il y a, dans les conditions et obstacles qui entravent le libre exercice de la volonté, une somme de fatalité que les moralistes raisonnables ne songent pas à contester. Tel est, par excellence, le fait de naître en un certain temps et un certain lieu, avec certaines aptitudes physiques et intellectuelles, fait que l'astrologie avait la prétention non pas de créer, mais d'expliquer et d'exploiter pour la prévision de l'avenir.

Nous avons dit et répété que l'astrologie grecque avait pris immédiatement conscience du fatalisme inhérent à ses principes au sein de l'école stoïcienne, et qu'elle avait pu se croire réconciliée par ces mêmes Stoïciens avec la morale. Panétius mis à part, il n'y a guère parmi les Stoïciens que Diogène qui ait mis en doute le caractère fatal des pronostics astrologiques. Encore était-il d'avis que les astrologues pouvaient **dire d'avance de quel tempérament serait chacun et à quel office il serait particulièrement propre**¹. En général, on concédait volontiers aux astrologues que les astres peuvent agir sur le corps. Ceci posé, suivant l'idée qu'on se faisait de la solidarité de l'âme et du corps, on était conduit à admettre une influence médiate, plus ou moins efficace, sur la volonté. C'était aux philosophes de débattre sur ce point : l'astrologie s'accommodait de tous les systèmes. Aussi les partisans de la liberté absolue, Epicuriens et sceptiques, se gardaient d'ouvrir cette fissure au déterminisme, ou, si l'opinion courante leur forçait la main, ils se hâtaient de dire que l'influence des astres, au cas où elle serait réelle, échapperait à nos moyens d'investigation. On voit bien cependant qu'ils hésitaient. Favorinus accepterait, à la rigueur, que l'on pût prévoir **les accidents et événements qui se produisent hors de nous** ; mais il déclare intolérable que l'on ait la prétention de faire intervenir les astres dans nos délibérations intérieures et de transformer l'homme, animal raisonnable, en une marionnette dont les planètes tiennent les fils. Conçoit-on que le caprice d'un homme qui veut aller au bain, puis ne veut plus, puis s'y décide, tienne à des actions et réactions planétaires² ? Cela est fort bien dit ; mais nos actes les plus spontanés peuvent dépendre, et étroitement, des circonstances **extérieures**. Que

¹ Cicéron, *Divin.*, II, 43.

² Favorinus *ap.* Aulu-Gelle, XIV, 1, 23.

l'on suppose notre homme apprenant que la salle de bains où il voulait se rendre s'est écroulée par l'effet d'un tremblement de terre, amené lui-même par une certaine conjonction d'astres, dira-t-on que les astres n'influent en rien sur sa décision ?

Favorinus croit avoir arraché aux astrologues l'aveu que les astres ne règlent pas l'existence humaine jusque dans l'infime détail, et il se retourne aussitôt contre eux en soutenant que cela est contradictoire, et que, si l'on peut prédire l'issue de la bataille, on doit pouvoir aussi bien prévoir la chance au jeu de dés ou à la roulette¹. Il se bat ici dans le vide, car il ne manquait pas de charlatans prêts à lui donner satisfaction², et il ne lui aurait pas suffi, pour avoir gain de cause, de constater leurs méprises, celles-ci étant toujours imputables à l'ignorance des praticiens et non pas à l'astrologie elle-même.

Sextus Empiricus recourt à la vieille logomachie philosophique, jadis employée pour ou contre la divination en général, disant que, comme les événements procèdent de trois causes, la Nécessité, la Fortune ou prévoir ce qui doit nécessairement arriver et impossible de fixer d'avance soit le jeu du hasard soit l'orientation de la volonté. Ce qu'il reproche à l'astrologie, ce n'est pas d'être fataliste, c'est de supposer une fatalité qui n'existe pas ou ne règne que sur un domaine restreint.

Tous ces dialecticiens plus ou moins sceptiques se préoccupaient fort peu du critérium moral proprement dit, lequel consiste à juger des doctrines par leurs applications et à rejeter comme fausses celles qui sont réputées immorales. Ils étaient gens à penser que, au cas où une vérité scientifiquement démontrée irait contre la morale, ce serait aux moralistes à réviser leurs principes et à tracer autrement la distinction du bien et du mal. Du reste, tant que le stoïcisme fut debout, il prouvait par le fait, argument irréfutable en morale, que le fatalisme n'est pas incompatible avec la vertu virile et agissante. Il en alla autrement quand les théologiens néo-platoniciens et chrétiens s'attaquèrent au fatalisme, représenté principalement par l'as considéraient le fatalisme comme impie à double titre, parce que la responsabilité dont il dépouille l'homme, il la reporte sur Dieu, devenu auteur du mal comme du bien.

Les astrologues avaient eu le temps de se préparer à la lutte. Ils se rendaient très bien compte de la difficulté qu'il y a à maintenir la responsabilité humaine en regard des échéances fatales prévues et annoncées à l'avance. Le problème n'était pas neuf et on l'avait assez souvent posé à propos des [oracles infailibles](#) d'Apollon. Ils avaient pris le parti fort sage de transiger aux dépens de la logique, de ne pas désavouer leurs doctrines et à s'en tenir pourtant à la morale de tout le monde. Ils parlaient à l'inexorable destin, de la nécessité et des crimes qu'elle fait commettre. [Ce n'est pas une raison, s'écrie Manilius, pour excuser le vice ou priver les vertus de ses récompenses. Peu importe d'où tombe le crime ; il faut convenir que c'est un crime. Cela est fatal aussi, d'expier sa destinée elle-](#)

¹ Favorinus *ap.* Aulu-Gelle, XIV, 1, 24. La réponse qu'il prévoit et réfute : *magna sciunt, parva nesciunt*, n'est pas si mauvaise. Tout est écrit là haut ; mais on déchiffre mieux les gros caractères que les petits.

² Les astrologues indiquaient *Qui mensis damnis, quæ dentur tempra lucro* (Juvénal, *Sat.* VI, 571), et les compilations astrologiques (inédites pour la plupart) sont pleines de recettes ou [initiatives](#) pour réussir dans les moindres entreprises, pour prévoir qui gagnera la partie à la guerre, au cirque, au jeu, etc.

même¹. Le bon sens de ce Romain — qui était peut-être un Grec — va droit au refuge ultime ouvert en tout temps à ceux qui ont une foi en deux principes logiquement inconciliables, au paradoxe sauveur de la morale en péril. Ptolémée se garde bien de poser l'antithèse aussi nettement. Il connaît l'écueil vers lequel la logique pousse invinciblement ceux qui lui obéissent et donne le coup de barre à côté. A l'entendre, la plupart des prévisions astrologiques sont, comme toutes les prévisions scientifiques, fatales et conditionnelles à la fois, c'est-à-dire qu'elles s'accomplissent fatalement, si le jeu des forces naturelles calculées n'est pas dérangé par l'intervention d'autres forces naturelles non visées dans le calcul. Mais il dépend souvent de l'homme de mettre en jeu ces forces intercurrentes et de modifier la destinée. C'est ce qui se passe quand un médecin enrayer par l'emploi de remèdes opportuns la marche d'une maladie qui, sans cela, aboutirait fatalement à la mort. Au pis aller, quand intervient la fatalité inéluctable, la prévision de l'avenir donne à l'homme — disons, au stoïcien — le temps de se préparer à recevoir le choc avec calme et dignité². Ptolémée est allé jusqu'à la limite extrême des concessions, sans autre souci que de revendiquer pour l'astrologie le nom de science utile. On ne saurait dire que la morale y gagne beaucoup, car le fatalisme mitigé peut être beaucoup plus dangereux que celui qui prêche la résignation complète. Tous les crimes qu'on prétend commis à l'instigation des astrologues ont eu pour but de modifier l'avenir prévue. Le fatalisme absolu laisse, au contraire, les choses en l'état, et, comme le bon sens pratique n'en tient nul compte, il se réduit à n'être qu'une conception métaphysique.

Tel était l'état de la question morale quand les théologiens s'en emparèrent. Le nom de théologiens³, appliqué même aux néoplatoniciens, paraîtra justifié à tous ceux qui savent jusqu'où dans leurs doctrines l'obsession du divin et du démoniaque, qui remplace pour eux l'idée de loi naturelle et de force mécanique. Il ne leur a même pas manqué l'habitude caractéristique des théologiens, celle d'invoquer des textes réputés infailibles et de mettre l'autorité au-dessus de la logique. Au III^e siècle de notre ère, la littérature mystique, fabriquée dans des officines inconnues, foisonnait de toutes parts, étouffant le libre essor de l'intelligence et diminuant la dose de sens commun nécessaire à l'équilibre de la raison. Dans ces livres dictés par des dieux, des fils de dieux, des rois, des prophètes ou des sibylles, l'astrologie avait sa part, et sa bonne part. La vogue était telle que les Chaldéens, reculés au plus loin de la perspective par les traditions judaïques et chrétiennes, passaient pour avoir eu en dépôt les plus anciennes révélations, les oracles les plus divins. Un certain Julien le Chaldéen ou le Théurge fit avec ces prétendus oracles en vers un pot-pourri de toute espèce de superstitions orientales, un mélange de magie, de théurgie, de métaphysique délirante, qui séduisit même des esprits rebelles à l'astrologie et reléqua au second plan, dans le rôle de comparses, les dieux grecs et leurs oracles. Ce livre devint le bréviaire des néo-platoniciens ; ils le plaçaient, comme résumé de la

¹ Manilius, *Astron.*, IV, 107-188. Il tourne le fatalisme en consolation pour les pauvres : le destin, lui au moins, ne se laisse pas corrompre (IV, 89 sqq.).

² Ptolémée, *Tétrabible*, I, 3.

³ Il n'est peut-être pas inutile d'avertir que le nom de *theologi* a été appliqué d'abord, et notamment par les chrétiens (cf. Tertullien, *Ad nat.*, II, 1. Arnobe, IV, 18. V, 100), aux poètes et hiéroglyphes polythéistes, *ii, qui theologi nominantur* (Cicéron, *Nat. Deor.*, III, 21, 53).

sagesse divine — un résumé qu'ils se chargèrent de délayer amplement — au-dessus même du *Timée* de Platon, œuvre excellente de la sagesse humaine¹.

L'école néo-platonicienne, issue de la tradition pythagoricienne et se développant dans un pareil milieu, ne pouvait être hostile à l'astrologie. Seulement, pour assurer l'unité de son système métaphysique, elle devait retirer aux astres la qualité de causes premières, efficientes, que leur reconnaissait l'astrologie systématisée par les Stoïciens, à plus forte raison l'astrologie polythéiste engendrée par le sabéisme chaldéen. Plotin ne crut même pas pouvoir leur laisser le rang de causes secondes ; il les réduisit au rôle de signes divinatoires, comparables aux signes interprétés dans les autres méthodes, ramenant ainsi par surcroît à l'unité la théorie de la divination inductive ou révélation indirecte, acceptée par lui sans objection et tout entière. Il enseignait donc que **le cours des astres annonce pour chaque chose l'avenir, mais ne le fait pas**². En vertu de la sympathie universelle, chaque partie de l'Être communique avec les autres et peut, pour qui sait y lire, renseigner sur les autres ; la divination inductive ou conjecturale n'est que la **lecture de caractères naturels**³. Il ne faut pas suivre plus avant les explications de Plotin, si l'on veut garder une idée nette de sa doctrine, qui devait, à son sens, atténuer le fatalisme astrologique et sauvegarder la liberté humaine. Cette doctrine fut de grande conséquence, car, en permettant de considérer les astres comme de simples miroirs réfléchissant la pensée divine, et non plus comme des agents autonomes, d'assimiler leurs positions et configurations à des caractères d'écriture, elle rendit l'astrologie compatible avec toutes les théologies, même monothéistes. Les mêmes, que scandalisaient les dieux-planètes ou dieux-décans et qui abominaient les idoles dessinées dans les constellations, purent rapporter sans scrupule à Hénoch ou à Abraham les règles de déchiffrement applicables à cette kabbale céleste.

Les successeurs de Plotin s'attachèrent à domestiquer, pour ainsi dire, l'astrologie, à la faire entrer dans leur système, non pour le dominer, mais pour lui servir de preuve et de point d'appui. Porphyre, partisan décidé du libre arbitre, conserva toujours une certaine défiance à l'égard de l'astrologie. Il commença et finit par la déclarer science excellente, sans doute, mais inaccessible à l'homme et au-dessus même de l'intelligence des dieux et génies du monde sublunaire. Cependant, son aspect religieux pour le *Timée* l'empêchait de briser la chaîne qui unit l'homme aux astres, et il est amené par là à s'expliquer à lui-même, c'est-à-dire à justifier bon nombre de théories astrologiques, celles précisément qui heurtent le plus le sens commun. A l'entendre, Platon concilie le fatalisme effectif, celui qu'enseignent **les sages égyptiens**, autrement dit les astrologues, avec la liberté, en ce sens que l'âme a choisi elle-même sa destinée avant de s'incarner, ayant été mise là-haut, dans la **terre céleste** où elle a passé sa première existence, à même de voir les diverses destinées, humaines et animales, écrites dans les astres **comme sur un tableau**. Une fois choisie, la destinée devient interchangeable : c'est l'Atropos mythique. C'est ce qui explique qu'il puisse naître sous le même signe des hommes, des femmes, des animaux. Sous le même signe, mais non pas au même moment. Les âmes munies de leur lot et descendues des sphères supérieures attendent,

¹ Voyez Lobeck, *Aglaophamus*, p. 98-111, 224-226 ; les textes réunis par G. Wolff, *Porphyrii de philosophia ex oraculis haurienda*, Berlin, 1865, et G. Kroll, *De oraculis chaldaicis* (Bresl. Philol. Abhandl., VII, 1 [1894], p. 1-76).

² Plotin, *Ennead.*, II, 3.

³ Plotin, *Ennead.*, III, 4, 6.

pour entrer dans notre monde sublunaire, que la machine cosmique ait en tournant réalisé les positions astrales prévues par leur lot. Qu'on imagine à l'Orient, à l'[horoscope](#), un troupeau d'âmes en appétit d'incarnation, devant un étroit passage alternativement ouvert et fermé par le mouvement de la grande roue zodiacale, celle-ci percée d'autant de trous qu'elle compte de degrés. Au moment voulu, poussée par la Justice, qu'on appelle aussi la Fortune, telle âme, l'âme d'un chien, par exemple, passe par le trou horoscopique, et, l'instant d'après, une âme humaine par un autre trou¹.

On a peine à tenir son sérieux en face de ces graves élucubrations : on croit voir s'allonger à la porte du théâtre de la vie cette queue de figurants qui attendent leur tour et présentent au contrôle de la Justice leur carte d'entrée estampillée de caractères astrologiques. Porphyre ne dit pas si ces âmes, une fois entrées par l'horoscope, vont animer des embryons ou des corps tout faits, dans lesquels elles se précipitent avec la première inspiration d'air atmosphérique. Mais il connaît les deux variantes du système, et il montre qu'on peut les combiner dans une solution élégante, qui dispense de recourir à l'exhibition préalable et adjudication des lots dans la [terre céleste](#). Il suffit pour cela de supposer que l'âme fait choix d'une condition au moment où elle voit passer devant elle un horoscope de conception ; elle entre alors dans un embryon, et l'horoscope de naissance, où commence la [seconde vie](#), ne fait plus que manifester le choix antérieur. Voilà de quoi satisfaire et les astrologues et les physiologistes qui les ont obligés à calculer l'horoscope de la conception en affirmant que l'embryon ne peut vivre sans âme.

Par ce qu'admet Porphyre, l'esprit fort de l'école néo-platonicienne, on peut juger de la foi d'un Jamblique ou d'un Proclus, de mystiques affamés de révélations et qui eussent été des astrologues infatigables si la magie, sous forme de théurgie, ne leur avait offert une voie plus courte et plus sûre pour communiquer avec l'Intelligence divine.

Ainsi, le premier et dernier mot de la doctrine néo-platonicienne concernant l'astrologie est que les astres sont les [signes](#) et non les [agents](#) de la destinée ; moyennant quoi les âmes sont libres, n'obéissant pas à une nécessité mécanique, mais seulement à une prédestination qu'elles se sont faite à elles-mêmes par libre choix.

Ainsi comprise, l'astrologie devient plus infaillible encore que conçue comme étude des causes : c'est le déchiffrement, d'après des règles révélées, d'une écriture divine. Les astrologues devaient même aux néo-platoniciens la première explication logique de la frappe instantanée de l'horoscope, leur dogme le plus antipathique au sens commun. Aussi n'est-on pas peu étonné de voir l'astrologue Firmicus traiter Plotin en ennemi, en ennemi de la Fortune ou fatalité astrologique, et faire un sermon sur l'horrible fin de cet orgueilleux savant, qui mourut de la mort des impies, voyant son corps gangrené tomber en lambeaux et devenir sous ses yeux une chose sans nom². Il faut croire, si la mort de Plotin était réellement si [fameuse](#), que certains astrologues avaient considéré comme un affront fait à leurs divinités la distinction métaphysique entre les signes et les causes, et que Plotin avait attiré sur sa mémoire les foudres de l'[odium theologicum](#).

¹ Voyez l'extrait *Πορφυρίου περί τοῦ ἐφ' ἡμῖν* dans Stobée (*Ecl. Phys.*, II, 7, 32-42 [T. II, p. 103-107 Meineke]).

² Firmicus, *Mathes.*, I, 8, 21-30.

Ils pouvaient se rassurer : infaillibilité et fatalité, quand il s'agit de l'avenir, sont des termes synonymes, et nous allons assister à de nouvelles batailles livrées autour de cette idée maîtresse par des théologiens qui sont à la fois les disciples, les alliés et les ennemis des néo-platoniciens.

Nous avons dit, répété, et, ce semble, démontré que l'astrologie était à volonté, suivant le tour d'esprit de ses adeptes, une religion ou une science. Comme science, elle pouvait s'accommoder de toutes les théologies, moyennant un certain nombre de paralogismes que les astrologues du XVII^e siècle surent bien retrouver quand ils cherchèrent et réussirent à vivre en paix avec l'Église. Comme religion — Firmicus l'appelle de ce nom et parle du sacerdoce astrologique¹ — l'astrologie tendait à supplanter les religions existantes, soit en les absorbant, soit en les éliminant. La vieille mythologie s'était facilement laissé absorber : les grands dieux avaient trouvé un refuge honorable dans les planètes ou les éléments, et les légendes avaient servi à peupler le ciel de **catastérismes**. La démonologie platonicienne n'était pas plus capable de résistance. L'astrologie offrait même à ses myriades de génies, confinés dans le monde sublunaire ou débordant au delà, un emploi tout trouvé, l'office d'astrologues, qui lisaient dans les astres, de plus près que l'homme, l'écriture divine et dispensaient ensuite la révélation par tous les procédés connus. Quant aux religions solaires, elles croissaient sur le terrain même de l'astrologie, qui, loin de les étouffer, aidait à leurs progrès. Les cultes solaires et les dogmes astrologiques formaient une religion complète, qui prenait conscience de sa force chez certains astrologues au point de les pousser à une propagande offensive. **Pourquoi, ô homme, s'écrie le pseudo-Manéthon, sacrifies-tu inutilement aux bienheureux ? Il n'y a pas ombre de profit à sacrifier aux immortels, car pas un ne peut changer la géniture des hommes. Fais hommage à Kronos, à Arès et à Cythérée et à Zeus et à Mené et au roi Hélios. Ceux-là, en effet, sont maîtres des dieux, sont maîtres aussi des hommes et de tous fleuves, orages et vents, et de la terre fructifiante et de l'air incessamment mobile**². C'est le langage d'un apôtre qui, pour le commun des mortels, ressemblait singulièrement à un athée. En général, les astrologues évitaient ces accès de zèle imprudent. Loin de déclarer la guerre à une religion quelconque, Firmicus assure que l'astrologie pousse à la piété en enseignant aux hommes que leurs actes sont régis par les dieux et que l'âme humaine est parente des astres divins, ses frères aînés, dispensateurs de la vie³. Toutes les religions, même les monothéistes, pour peu qu'elles tolérassent la métaphore, pouvaient accepter ces formules élastiques.

Toutes, sauf le christianisme, tant qu'il resta fidèle à l'esprit judaïque qui l'avait engendré et qu'il vit dans l'astrologie une superstition païenne. A vrai dire, il est difficile de trouver, soit dans le judaïsme alexandrin, soit dans le christianisme primitif, si vite encombré de spéculations gnostiques et platoniciennes, une veine de doctrine absolument pure de toute compromission avec l'obsédante, insinuante et protéiforme manie qui était devenue une sorte de maladie intellectuelle. Le ferment déposé dans la cosmogonie de la *Genèse*, que règle le

¹ Firmicus, *Mathes.*, II, 28, 3.

² Manéthon, *Apotelesm.*, I, 196-207.

³ Firmicus, *Mathes.*, I, 6, 14-15 ; 7, etc. Cf. les beaux vers à que Goëthe inscrit sur le registre du Brocken, le 4 sept. 1784 :

*Quis dubitet post hæc hominem conjungere cælo ?
Quis cælum possit nisi cadi munere nosse,
Et reperire deum, nisi qui pars ipse deorum est ?*

nombre septénaire, échauffait les imaginations mystiques et les poussait du côté des rêveries chaldéennes. C'est aux environs de l'ère chrétienne que parut le livre d'Hénoch¹, relatant les voyages du patriarche dans les régions célestes, d'après les 366 livres écrits par Hénoch lui-même. On y rencontre une description des sept cioux où cirent les sept planètes. Dieu réside dans le septième, remplaçant ainsi Anou-Bel ou Saturne. Le paradis se trouve dans le troisième, probablement celui de Vénus, tandis qu'il y a des anges coupables dans le deuxième et le cinquième, sans doute dans Mercure et Mars. Les sphères célestes hébergent les âmes, qui préexistent au corps, comme dans les systèmes platoniciens. L'homme a été formé par la Sagesse de sept substances, à l'image du monde, et le nom du premier homme, Adam, est l'anagramme des quatre points cardinaux.

Ce n'est pas une métaphore indifférente, mais une réminiscence du livre d'Hénoch qui tombe de la plume de saint Paul, quand il écrit aux Corinthiens qu'il a été ravi au troisième ciel, au paradis². L'apôtre connaît aussi des créatures qui ont besoin d'être rachetées, soit celles qui sont sur terre, soit celles qui sont dans les cioux³, des esprits méchants dans les lieux célestes⁴, ce qui ne peut guère s'entendre que du ciel visible. C'est bien, du reste, de ce ciel que tomba un jour Satan, visible lui-même comme un éclair⁵. Les nombres astrologiques s'étaient à l'aise dans l'Apocalypse. Lé voyant s'adresse à sept Églises, au nom de sept Esprits ; il a vu sept candélabres d'or et au milieu une figure semblable au Fils de l'homme, qui tenait dans sa droite sept étoiles. Le Livre a sept sceaux, l'Agneau sept cornes et sept yeux, la Bête sept têtes ; on entend retentir sept tonnerres, et les sept trompettes des sept anges qui vont ensuite répandre sur le monde sept fioles pleines de la colère de Dieu. Quant au nombre douze, c'est le nombre même des étoiles qui entourent la tête de la femme, vêtue de soleil et ayant la lune sous ses pieds⁶, le nombre aussi des portes de la Jérusalem céleste et des fondements des murailles, lesquels fondements sont faits de douze espèces de pierres précieuses ; l'arbre de vie plan au milieu de la ville céleste porte douze fois des fruits en une année. Sans doute, tout cela n'est pas de l'astrologie ; mais c'est du mysticisme pareil à celui qui alimente ailleurs la foi astrologique.

On sait avec quelle intempérance les Gnostiques prétendaient infuser dans la doctrine chrétienne une métaphysique grandiloquente et incohérente, faite avec des débris de toutes les superstitions internationales. Nous ne nous attarderons pas à analyser les chimères écloses dans les cerveaux de ces Orientaux que toutes les Églises chrétiennes ont reniés et que nous rejeterions volontiers hors de la civilisation gréco-romaine. Les nombres et les associations d'idées astrologiques y sont semés à profusion. Les 365 cioux de Basilide sont dominés

¹ Cf. Ad. Lods, *le Livre d'Énoch*, fragments grecs découverts à Akhmim, etc. Paris, 1895. R. H. Charles et W. R. Morfill, *The Book of the secrets of Enoc translated from the Slavonic*, Oxford, 1896. Le livre d'Hénoch était connu jusqu'ici (depuis 1821) par la version éthiopienne. C'est un composé de pièces de différentes dates, antérieures et peut-être postérieures à l'ère chrétienne.

² I Cor., XII, 2-4.

³ Colossiens, I, 20.

⁴ Ephésiens, VI, 12. Cf. III, 10.

⁵ Luc, X, 18.

⁶ *Mater amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim* (Apocalypse, XII, 1), type conservé par l'iconographie catholique pour la Vierge Marie.

par le grand Abrasax ou Abraxas¹ nom fait avec des chiffres dont la somme fait 365, et l'on y trouve en bon lieu, entre autres combinaisons, une Dodécade et une Hebdomade. Au dire de l'auteur des *Philosophumena*, la doctrine des Pératiques ou Ophites était tout imprégnée de théories astrologiques et, pour cette raison, extrêmement compliquée². Les Manichéens comparaient, dit-on, le Zodiaque à une roue hydraulique pourvue de douze amphores, qui puise la lumière égarée dans le monde d'en bas, le royaume du diable, la reverse dans la nacelle de la Lune, laquelle la déverse dans la barque du Soleil, lequel la reporte dans le monde d'en haut³. Tous ces rêveurs, ivres de révélations et émancipés du sens commun, torturaient, défiguraient, combinaient en mélanges innommables des traditions et des textes de toute provenance, assaisonnés d'allégories pythagoriciennes, orphiques, platoniciennes, bibliques, évangéliques, hermétiques. Leurs bandes mystiques menaient le carnaval de la raison humaine, faisant pleuvoir de tous côtés sur la foule ahurie les communications célestes, oracles et évangiles apocryphes, recettes magiques et divinatoires, talismans et phylactères. Tous n'étaient pas des partisans de l'astrologie systématisée, puisqu'on a pu attribuer au plus chrétien d'entre eux, le Syrien Bardesane, une réfutation du fatalisme astrologique ; mais certains comptaient précisément attirer à eux les astrologues en faisant place dans leurs doctrines aux dogmes **mathématiques**. Les Pératiques susmentionnés firent des prodiges d'ingéniosité dans ce but, et notamment convertirent les catastérismes traditionnels en symboles judéo-chrétiens.

IV

Il faut attendre que tout ce tumulte soit apaisé pour distinguer le courant de doctrine chrétienne qui deviendra l'orthodoxie et avoir affaire à des docteurs qui aient marqué leur empreinte sur le dogme destiné à durer.

Ce dogme ne sortit pas de la crise aussi simple qu'il était autrefois ; il avait fallu trouver des réponses à toutes les questions soulevées, et, à défaut de textes révélés, les emprunter à la philosophie, à la seule qui fût encore vivante et même rajeunie, au platonisme. Fascinés par la merveilleuse épopée de l'âme que Platon leur montrait descendant des sphères célestes et y retournant au sortir de sa prison d'argile, les docteurs chrétiens reconnurent en Platon et en Socrate des précurseurs de la Révélation messianique. Sans doute, ils se réservaient le droit de faire un triage dans ce legs et même de se tenir sur le pied de guerre avec les philosophes platoniciens ; mais ils étaient désarmés plus qu'à demi contre le foisonnement des hypostases et émanations de toute sorte, contre la démonologie, la magie et théurgie qu'accueillait sans résistance l'école néo-platonicienne. En thèse générale, ils tenaient les méthodes divinatoires, et, plus que toute autre, l'astrologie, pour des inventions diaboliques, ce qui était une façon de les reconnaître pour efficaces et d'exalter peut-être le goût du fruit défendu⁴. Encore ne pouvaient-ils pousser cette thèse à fond, car le démon ne sait guère que parodier les actes divins, et il fallait se garder, en condamnant les fausses révélations, de discréditer les véritables. Or, il était constant que Dieu

¹ *Philosophum*, VII, 1, p. 361 Cruice.

² *Op. cit.*, V, 2, p. 185-208 Cruice.

³ Cf. J.-H. Kurtz, *Lehrb. d. Kirchengeschichte*, § 26, 2. Les nombres astrologiques et les génies sidéraux, protecteurs des mois, jours et heures, tiennent une grande place dans les religions orientales. Il y a eu un échange d'influences, actions et réactions, entre elles et l'astrologie.

⁴ Voyez *Histoire de la Divination*, t. I, p. 92-104.

créateur des astres, dont il avait voulu faire des signes¹, s'en était servi parfois pour révéler ses desseins, témoin le recul à l'ombre sur le cadran solaire d'Ezéchias, l'étoile des rois mages, l'obscurcissement du soleil à la mort du Christ et les signes célestes qui devaient annoncer son retour.

Le cas des rois mages fut pour les exégètes et polémistes chrétiens un embarras des plus graves. C'était l'astrologie, la vraie, es Chaldéens ou Mages², installée en belle place et dans son office propre, à la naissance du Christ, dont l'étoile annonce a royauté. Un horoscope, même royal, pour Jésus-Christ, c'était le niveau de la fatalité commune passé sur l'Homme-Dieu ; c'était aussi, puisque le signe avait été compris des hommes de l'art, un certificat de véracité délivré à l'astrologie, et par Dieu même, qui avait dû en observer les règles pour rendre le présage intelligible. Dire que Dieu s'était servi d'un astre pour avertir les Mages simplement parce qu'ils étaient astrologues³ n'affaiblit pas la conclusion. Ils avaient été avertis ; donc ils comprenaient les signaux célestes, et les astrologues ne mentaient pas en disant qu'on peut les comprendre.

Il y avait une transaction tout indiquée, et c'est celle dont s'avisèrent d'abord les docteurs chrétiens : c'était, puisque l'astrologie était une pratique inventée ou un secret dérobé par les démons et que Jésus-Christ était venu. mettre fin au règne des démons, c'était, dis-je, d'admettre que l'astrologie ou magie avait été véridique jusqu'à la naissance du Christ et qu'elle était venue abdiquer, pour ainsi dire, dans la personne des Mages païens, au berceau du Rédempteur. C'est l'explication à laquelle s'arrêtent saint Ignace et Tertullien⁴. Les gnostiques valentiniens avaient creusé le sujet plus avant, et ils avaient fait sortir de là une théorie des plus séduisantes. Suivant Théocrite, l'étoile des Mages avait **abrogé l'ancienne astrologie** en lui enlevant sa raison d'être ; la grâce du baptême transportait ceux qui ont foi au Christ du régime de la prédestination sous la providence du Christ lui-même. Le chrétien, surtout s'il est gnostique, échappe à la fatalité et à la compétence de ses interprètes⁵. Soit ! mais, à ce compte, l'astrologie était reconnue véridique pour le passé, et elle aurait continué à l'être pour la clientèle païenne ; les astrologues contre qui il s'agissait de lutter n'en demandaient doute pas davantage. On leur concédait le fond du débat, et ils pouvaient prendre en pitié l'orgueil de gens qui se mettaient eux-mêmes hors la nature.

Il arrive parfois aux Pères de l'Église du siècle suivant de répéter que la prédestination et l'astrologie sont exclues du régime de la loi nouvelle⁶ ; mais ils sentaient bien que cet argument d'orthodoxie suspecte, ne résolvait pas la

¹ C'est le texte de la Genèse : *Fiant luminaria in firmamento caeli... et sint in signa et tempora* (I, 14. Cf. *Psalm. CXXXV, 7-9*), qui a motivé les concessions de Philon et d'Origène à l'astrologie.

² Jérôme convient franchement que ces Mages — dont on n'avait pas encore fait des Rois — étaient des astrologues authentiques : *philosophi Chaldæorum* (Hieronym., *In Daniel*, 2), et même : *docti a dæmonibus* (Hieronym., *In Esaiam*, 19). Saint Justin et Tertullien les considéraient comme des magiciens arabes : les PP. du IV^e siècle hésitaient entre mages de Perse et mages de la Chaldée.

³ Dion Chrysostome, *Homel. III in Epist. ad Titum*.

⁴ Ignace, *Epist. ad Ephes.*, 19. Tertullien, *De idolol.*, 9.

⁵ Clément d'Alexandrie, *Excerpt. es Théodoto*, § 68-69. Les théurges, trouvant que leurs charmes valaient bien le baptême, en disaient autant de leurs disciples (Lydus, *Mens.*, II, 9), et Arnobe (II, 62) ralliait en bloc tous ces vaniteux personnages.

⁶ Dion Chrysostome, *Homil. VI in Matth.*

difficulté et en soulevait de plus grandes. Ils cherchèrent d'autres raisons. Ils firent remarquer que l'étoile des Mages n'était pas une étoile ordinaire, ni fixe, ni planète, ni comète ; qu'elle avait marché autrement que tous les astres connus, puisqu'elle avait conduit les Mages à Bethléem et n'était, par conséquent, nullement assimilable à une étoile horoscope. L'horoscope astrologique sert à prédire la destinée des enfants qui naissent, et non pas à annoncer les naissances. En un mot, l'étoile des Mages avait été un flambeau miraculeux, peut-être un ange ou même le Saint-Esprit, et, comme telle, elle n'appartenait pas au répertoire des données astrologiques¹. Le raisonnement n'est pas très serré et pouvait être aisément retourné. Il restait avéré que des astrologues avaient deviné juste en observant le ciel, et, si l'astre était nouveau, il en fallait admirer davantage la sûreté des méthodes qui avaient suffi à un cas tout à fait imprévu². C'est sans doute parce qu'ils avaient vu l'astre miraculeux s'écarter de la route ordinaire de planètes qu'ils l'avaient suivi, et cela par calcul ; car, s'ils avaient obéi à une suggestion divine — eux instruits par les démons, à dire de saint Jérôme — on ne voit pas pourquoi Dieu s'était adressé de préférence à des savants.

La preuve que le débat ne tournait pas nécessairement à la confusion des astrologues, c'est que l'auteur chrétien de *Hermippus* se prévaut du récit évangélique concernant les Mages pour montrer que la confiance en l'astrologie est compatible avec la foi chrétienne, à la seule condition de prendre l'étoile pour signe et annonce, non pour cause de la [naissance du dieu Verbe](#). Il s'interrompt, il est vrai, pour recommander de mettre le verrou aux portes, sachant que son opinion n'est pas pour plaire à certaines gens³.

Nous voyons reparaître une fois de plus ici le scrupule qui le zèle des docteurs et qui, une fois calmé par la distinction entre les [signes](#) et les [causes](#), les laisse dépourvus de raisons péremptoires ou même disposés à l'indulgence en face des autres prétentions de l'astrologie. Que les astrologues renoncent à dire que les astres règlent la destinée ; que, comme Platon, Philon et les néo-platoniciens, ils leur attribuent seulement le rôle de signes indicateurs, d'écriture divine, et plus d'un adversaire posera les armes, persuadé qu'il n'y a plus alors de fatalisme astrologique et que la conduite du monde est remise, comme il convient, à Dieu seul. Au fond, Origène ne leur demande pas autre chose⁴. Il n'oublie pas de faire valoir contre les astrologues les objections connues, l'argument des jumeaux, l'argument inverse tiré des races, voire la précession des équinoxes, enfin l'impossibilité où ils sont de satisfaire aux exigences de la théorie ; mais, contre l'astrologie elle-même, conçue comme interprétation de signes divins, il n'a rien à dire, sinon qu'elle est au-dessus de l'intelligence humaine. Encore n'est-il pas très ferme sur ce terrain ; car enfin Dieu ne fait rien en vain. Pour qui ces signes révélateurs, qui, n'étant pas causes, seraient inutiles comme signes s'ils n'étaient pas compris ? Pour les [puissances supérieures aux hommes, les anges](#) ? Mais les [anges](#) sont, par définition, les messagers de Dieu, et les prophéties prouvent que Dieu ne dédaigne pas de révéler parfois l'avenir aux hommes. Du reste, on n'a

¹ Basile, *Homil.* XXV, p. 510. Dion Chrysostome, *loc. cit.* Anonyme, *Hermippus*, I, 9, 51, p. 12 éd. Kroll et Viereck (Lips. 1895).

² Varron rapportait qu'Énée avait été conduit à Laurente par l'étoile de Vénus, laquelle disparut lorsqu'il y fut arrivé (Servius, *Aen.*, II, 801). Ce genre de miracle n'était donc pas tout à fait inconnu au temps où écrivaient les évangélistes.

³ Anonyme, *Hermippus*, I, 8, 48, p. 11, éd. Kroll.

⁴ Origène *ap.* Eusèbe, *Præp. Evang.*, VI, 11.

pas besoin de pousser Origène aux concessions ; il ne refuse aux hommes que la connaissance **exacte** du sens des signes célestes. Toutes réserves faites sur la pratique, il croit à l'astrologie pour les mêmes raisons que les néo-platoniciens, et il lui apporte même, à ses risques et périls, le renfort de textes tirés de l'Écriture sainte¹.

En dépit de l'infortune posthume qui, au ive siècle, le retrancha du nombre des docteurs orthodoxes, on sait combien fut grande, dans l'Église grecque surtout, l'autorité d'Origène. Aussi n'est-on pas étonné d'apprendre que nombre de chrétiens, même des membres du clergé, croyaient pouvoir accepter les doctrines ou s'adonner aux pratiques de l'astrologie. On raconte que l'évêque d'Émèse, Eusèbe, était dans ce cas et qu'il fut par la suite déposé de son siège pour ce fait². Saint Athanase, si rigide pourtant sur le dogme, trouve dans le livre de Job la trace et, par conséquent, la confirmation d'une des théories les plus caractéristiques de l'astrologie, celle des οἴκοι ou domiciles des planètes³. Eusèbe d'Alexandrie constate et déplore que les chrétiens se servent couramment d'expressions comme : **Peste soit de ton étoile !** ou : **Peste soit de mon horoscope !** ou : **Il est né sous une bonne étoile !** Il ajoute que certains vont jusqu'à adresser des prières aux astres et dire, par exemple, au Soleil levant : **Aie pitié de nous**, comme font les adorateurs du Soleil et les hérétiques⁴.

Le danger était là, en effet. L'Église ne se souciait pas d'entrer en lutte contre l'astrologie d'allure scientifique ; mais elle ne pouvait laisser remonter à la surface le fonds de religion, le sabéisme, qui avait engendré l'astrologie et qui, à mesure que baissait le niveau de la culture générale, tendait à reprendre sa force originelle. C'est ce qui explique la reprise des hostilités, d'ailleurs assez mollement menées, dont nous avons donné un aperçu à propos de l'étoile des Mages. Les Pères du Ive siècle finissant ne purent que recommencer, sans y jeter un argument nouveau, la lutte contre l'astrologie, au nom de la morale menacée par son fatalisme⁵. Comme origénistes, ils n'osent plus employer contre elle les armes théologiques, et, comme dialecticiens, ils sont bien au-dessous de leurs devanciers. Ils répètent à l'envi que, si la destinée humaine était préfixée par les astres, Dieu, qui a fait les astres, serait responsable de nos actes, même mauvais. Leur argumentation peut se résumer dans le mot de saint Éphrem : **Si Dieu est juste, il ne peut avoir établi des astres généthliques, en vertu desquels les hommes deviennent nécessairement pécheurs**⁶. C'était le langage du bon sens ; mais le bon sens, fait de postulats empiriques, n'est pas plus admis dans les démonstrations en forme que le coup de poing dans l'escrime savante. Ces docteurs qui, pour laisser entière notre responsabilité, ne veulent pas connaître de limites à notre liberté ferment les yeux pour ne point voir les redoutables

¹ Origène, partant des *luminaria signa* de la Genèse, en venait à croire les astres vivants, car le Psalmiste dit : *laudate eum, sol et luna*. Il se demande même s'ils n'ont pas péché, attendu que Job dit : *et stellæ non sunt mundæ in conspectu ejus*, et s'ils ont eu part à la Rédemption, opinion qui, de l'avis de S. Pamphile (*Apolog. pro Orig.*, 9), n'était nullement hérétique.

² Socrate, *Hist. Eccl.*, II, 9. Sozomène, *Hist. Eccl.*, III, 6.

³ Athanase ap. *Anal. sacra*, V, 1, p. 25 Pitra [Paris.-Rom. 1888].

⁴ Io. Carol. Thilo, *Eusebii Alexandrini Oratio Περὶ ἀστρονόμων* e Cod. Reg. Par. primum edita [Progr. Halæ, 1834], p. 19.

⁵ Nous avons encore le *Κατὰ εἰμαρμένης* de Grégoire de Nysse : le traité homonyme de l'évêque Diodore de Tarse est perdu, sauf quelques fragments (ap. Photius, *Cod.* ccxxiii)

⁶ Éphrem, *Carmina Nisibena* (en syriaque), LXXII, 16. De même, Isidore de Séville (*Orig.*, III, 70, 40).

questions soulevées par la foi en la prescience de Dieu et les difficultés qu'ajoute à ce problème général, insoluble, le dogme chrétien lui-même. Le péché originel, la grâce, et l'obligation d'accorder ces formes de la fatalité avec l'idée de justice, sont des arcanes auprès desquels le fatalisme astrologique paraît souple et accommodant. En outre, ces mêmes docteurs s'attaquaient imprudemment à la science elle-même, au nom de l'orthodoxie. S'ils n'avaient pas de textes précis à opposer à l'astrologie, ils en trouvaient, et plus d'un, qui leur défendait d'admettre que la terre fût une sphère et leur imposait de croire qu'il y avait en haut du firmament des réservoirs d'eaux célestes. Ils étalaient ainsi à nu leur tournée en intolérance, et se mettaient sur les bras des querelles inutiles ou utiles seulement aux astrologues. Ceux-ci, en effet, gardaient le prestige de la science grecque, et ils auraient aussi bien trouvé leur compte au triomphe de la cosmographie orthodoxe, qui était celle des anciens Chaldéens¹.

La lutte, ainsi élargie, dévoyée, dispersée, fut reprise et comme concentrée en une dernière bataille, livrée par le plus grand tacticien, le plus impérieux et le plus écouté des docteurs de l'Église, saint Augustin. Celui-là est d'une autre trempe que les origénistes de l'Église d'Orient. Il dédaigne les précautions de langage, les arguments de moralistes, comme le souci du libre arbitre humain, qu'il écrase dans la doctrine de la grâce et de la prédestination ; et, s'il emploie la raison raisonnante, c'est comme arme légère, se réservant d'employer, pour briser les résistances dans les rangs des chrétiens, l'affirmation hautaine et l'autorité du dogme. ne faut pas s'attendre à trouver chez lui une logique serrée, et il n'est même pas aisé de distinguer du premier coup le but qu'il poursuit. Ce n'est pas pour la liberté humaine qu'il combat. Loin de faire cause commune avec ses défenseurs, il les considère comme des athées. Il trouve détestable la négation de la prescience divine opposée comme fin de non-recevoir par Cicéron aux partisans de la divination². Il admet donc, sans ombre de doute, la possibilité de la révélation de l'avenir — sans quoi il faudrait nier les prophéties — et même il ne considère pas comme des superstitions nécessairement illusoire et mensongères les pratiques divinatoires. Mais il abomine d'autant plus ces inventions des démons, qui, toujours aux aguets, épient les signes extérieurs de la pensée divine et s'emparent ainsi de quelques bribes de vérité qu'ils mêlent, quand il leur plaît, à leurs mensonges. Saint Augustin accepte toute la démonologie cosmopolite qui minait depuis des siècles l'assiette de la raison, et nul esprit ne fut jamais plus obsédé par la hantise et le contact du surnaturel. Manichéen ou orthodoxe, il ne voit dans le monde, dans l'histoire comme dans la pratique journalière de la vie, que la lutte entre Dieu et le diable, entre les anges de lumière et les esprits de ténèbres, ceux-ci imitant ceux-là, opposant leurs oracles aux prophéties divines, disputant aux songes véridiques l'âme qui veille dans le corps endormi, luttant à coups de sortilèges magiques avec les vrais miracles. L'astrologie bénéficia pourtant du goût qu'il s'était senti pour elle et de

¹ Voyez le mémoire de Letronne, *Des opinions cosmographiques des Pères de l'Église*, 1835 [*Œuvres choisies*, IIe série, t. I, p. 382-414]. Lactance (*Inst. Div.*, III, 24) trouve absurde la sphéricité de la Terre ; Diodore de Tarse la réfute, et S. Augustin défend qu'on y croie.

² Augustin, *Civ. Dei.*, V, 9. Il juge avec raison qu'un Dieu qui connaîtrait pas l'avenir ne serait pas un Dieu. Suivant lui, Dieu a tout prévu de toute éternité, même nos volitions ; mais nous sommes libres dans tous les cas où il a voulu que nous le fussions et prévu que nous le serions (*ibid.*, V, 10). C'est ce libre arbitre qu'il oppose au fatalisme astrologique (*De continent.*, 14), lequel suppose une fatalité mécanique, inintelligente, immorale.

l'étude qu'il en avait faite¹. Ce n'était pas là un de ces pièges vulgaires tendus par le démon aux âmes simples, mais l'extension abusive, orgueilleuse, athée, d'une science qui était à certains égards le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Si l'astrologie n'était pas athée, si les **mathématiciens** consentaient à ne voir dans les astres que des signes — non plus des causes — saint Augustin hésiterait à condamner une opinion partagée par des gens très doctes. Mais, telle qu'elle est et que la comprennent la plupart de ses partisans, elle a la prétention de substituer la fatalité naturelle, mécanique, à la volonté de Dieu ; elle est donc dans la voie du mensonge, et le champion du Tout-Puissant s'attaque, avec sa fougue ordinaire, à ces « divagations impies².

Les armes théologiques étant depuis longtemps émoussées, c'est à la dialectique qu'il a recours. Il reprend tous les arguments mis en ligne depuis Carnéade, mais il n'y ajoute guère que sa véhémence, des sarcasmes et un peu de sophistique. La fastidieuse querelle élevée à propos des jumeaux — avec variante pour les jumeaux de sexe différent — n'est pas plus tranchée par l'exemple d'Ésaü et Jacob que par celui des Dioscures ; l'attaque et la riposte en restent au même point. Il le sent si bien lui-même qu'il a recours à des artifices de rhétorique et à des pièges de mots. Étant donnés, dit-il, deux jumeaux, ou bien ils ont même horoscope, et alors tout doit être pareil chez eux, ce qui n'est pas, l'expérience le prouve ; ou bien ils ont, à cause de la petite différence de temps qui sépare les deux naissances, des horoscopes différents, et alors **j'exige des parents différents, ce que des jumeaux ne peuvent pas avoir³**. Avec de telles exigences, on ne comprendrait pas que les mêmes parents puissent avoir jamais plus d'un enfant, absurdité dont l'astrologie n'est aucunement responsable. Ces mêmes jumeaux sont malades **en même temps**. Le fait est expliqué par la similitude des tempéraments, suivant Hippocrate ; par celle des thèmes de géniture, suivant Posidonius. Saint Augustin ne se contente pas de préférer l'explication du médecin à celle de l'astrologue : il veut que l'expression **en même temps** indique une coïncidence mathématiquement exacte, et il s'écrie : **Pourquoi étaient-ils malades pareillement et en même temps, et non pas l'un d'abord, l'autre ensuite, puisque aussi bien ils ne pouvaient être nés simultanément ? Ou, si le fait d'être nés en des temps différents n'entraînait pas qu'ils fussent malades en des temps différents, pourquoi soutient-on que la différence de temps à la naissance produit des diversités pour les autres choses ?⁴** Les astrologues avaient vingt façons d'échapper à ce dilemme, sans compter la ressource de ne pas endosser jusque dans le détail la responsabilité des opinions de Posidonius. L'astrologie, avertie par des siècles de discussions, ne disait pas ou ne disait plus que les destinées des jumeaux dussent être de tout point semblables ou de tout point différentes. Mais saint Augustin ne veut pas ainsi abandonner la partie. Il se cramponne à Posidonius. Celui-ci prétendait que les jumeaux malades, s'ils n'étaient pas nés au même moment mathématique, avaient été conçus en même temps ; il expliquait ainsi les ressemblances dans la destinée des jumeaux par la simultanéité de conception et les dissemblances par la non simultanéité des naissances. Il se mettait dans un mauvais cas, et saint Augustin daube à son aise

¹ Augustin, *Confessions*, IV, 3.

² Augustin, *Confessions*, VII, 6.

³ Augustin, *Civ. Dei*, V, 2. Il veut dire que si tout est pareil avec même horoscope, tout doit être différent avec horoscopes différents. Mais alors des enfants nés de mêmes parents en des temps divers ne devraient avoir rien de commun entre eux, pas même les parents.

⁴ Augustin, *Civ. Dei*, V, 5.

sur cette conception simultanée qui produit des jumeaux de sexe opposé et de destinées contraires ; mais cette volée d'arguments passe à côté des astrologues assez avisés pour tirer un voile sur le mystère de la conception et se contenter de spéculer sur l'horoscope de la naissance. Il a raison aussi, mais aussi inutilement, quand il signale une certaine incompatibilité logique entre la méthode généthliaque, qui suppose tout préfixé au moment de la naissance, et celle des *καταρχαι*, qui prétend choisir pour nos actions le moment opportun¹. Ce sont des théories différentes, qui coexistaient et se combinaient parfois, sans que personne se fût soucié de les ramener à l'unité. Saint Augustin s'imagine toujours avoir affaire à une doctrine arrêtée, immobilisée dans une orthodoxie qui permette de la saisir sous une forme précise et de la terrasser. Mais, hydre ou proté, l'astrologie échappe de toutes parts à son étreinte. Il fallait l'atteindre dans son principe, nier résolument l'influence des astres ou soutenir que, s'il y en avait une, on n'en pouvait rien savoir. Cela saint Augustin le fait, niées sans conviction, avec des réserves et des concessions qui rendent à l'adversaire le terrain conquis. Il déclare l'astrologie athée, celle qui enseigne *que les astres décident de nos destinées sans la volonté de Dieu*, inacceptable même pour de simples rationalistes². Mais il ménage l'opinion transactionnelle, qu'il sait avoir été celle de Plotin et d'Origène, et on s'aperçoit tout à coup, non sans surprise, que, au fond, c'est la sienne. Il clôt la discussion en disant que, si les astrologues *font si souvent des réponses admirablement vraies*, ce n'est pas par l'effet de leur art chimérique, mais par l'inspiration des démons. Il pense avoir ruiné l'astrologie en tant que science humaine, et voilà qu'il la restaure comme révélation démoniaque, revivifiant du même coup son dogme fondamental, car, si les démons lisent l'avenir dans les astres, c'est qu'il y est écrit. C'était la recommander aux païens, pour qui les démons de saint Augustin étaient des dieux, sans intimider les chrétiens qui faisaient la part moins large aux démons ou qui, en mettant des patriarches dans le Zodiaque et des anges dans les planètes, pensaient avoir convenablement exorcisé l'outillage astrologique jadis manié par les païens³.

En fin de compte, la polémique chrétienne contre l'astrologie n'aboutit pas plus qu'autrefois celle des sceptiques. Les chrétiens qui ne croyaient pas aux horoscopes redoutaient, comme tout le monde, les éclipses et les comètes à cause des malheurs qu'elles annonçaient, et il ne fut jamais entendu une fois pour toutes que l'on ne pouvait être chrétien sans abhorrer l'astrologie chrétien du dialogue intitulé *Hermippus* fait valoir, au contraire, l'excellence et la valeur morale d'une science qui élève l'intelligence humaine vers les choses célestes et, bien loin de pousser au fatalisme, nous apprend que l'âme spirituelle échappe à l'influence matérielle des astres⁴.

¹ Augustin, *Civ. Dei*, V, 7. Ptolémée avait évité cette contradiction en ne s'occupant pas des *καταρχαι*, méthode populaire, qu'il estime sans doute au-dessous de la dignité des mathématiques.

² Augustin, *Civ. Dei*, V, 1.

³ Les Priscillianistes accommodaient ainsi l'astrologie ; c'est à eux surtout que songe S. Augustin en s'attaquant aux astrologues.

⁴ Il a soin de mettre le libre arbitre à l'abri de l'influence des astres. C'est le seul point qui importe. Huet, qui s'y connaissait, dit d'Origène que, si ce docteur croyait à la révélation de l'avenir par les astres, *in eadem esset causa ac Apotelesmatici omnes et hodierni astrologiæ patroni, quorum sententia, integra modo servetur libertas arbitrii, hæreseos nota immunis est* (P. Danielis Huetii, *Origenianorum*, lib. II, Quæst. VIII, *De astris*, in Patrol. Migne, *Origen. opp.*, tom. VII, p. 973-989).

Comme il n'y eut pas de doctrine arrêtée, ni approbation, improbation expresse, il n'y eut pas non plus de mesure générale décrétée au nom de l'Église catholique en ce qui concerne les croyances ou les pratiques astrologiques. En Orient, on s'habitua à considérer l'astrologie comme une dépendance plus ou moins contestable de l'astronomie, classée dans la catégorie des opinions libres dont l'Église n'avait pas à s'occuper. En Occident, l'autorité de saint Augustin et la lutte contre les Manichéens et Priscillianistes fit prévaloir l'idée, vraie au fond, que l'astrologie était une des formes de la magie, une religion idolâtrique qui adressait ses hommages aux démons implantés dans les planètes et les décans du Zodiaque, la mère de toutes les pratiques de sorcellerie appliquées à la médecine, à la chimie, ou, pour mieux dire répandues comme une obsession diabolique sur toutes les voies ouvertes à la pensée et l'activité humaines. Mais personne tenait la magie et l'astrologie pour de pures chimères, et l'astrologie gardait, malgré qu'on en eût, le prestige de la science astronomique qui lui fournissait les données de ses calculs. Les docteurs orthodoxes du moyen âge ne veulent pas se faire soupçonner d'ignorance en proscrivant une science qui faisait la gloire des Byzantins et des Arabes. Ils endorment leurs scrupules dans l'opinion moyenne que les astres influent sur l'homme, mais ne forcent pas sa volonté, opinion qui implique une adhésion formelle au principe générateur de l'astrologie.

Ce qui a tué l'astrologie, ce ne sont pas les arguments de toute sorte, philosophiques et théologiques, dirigés contre elle au cours des siècles. La philosophie, elle l'avait eue pour auxiliaire ; les dogmes, elle les avait forcés à composer avec elle¹. Elle renaissait plus hardie que jamais, à l'aurore des temps modernes, lorsqu'elle reçut le coup mortel, un coup qui n'était pas dirigé contre elle et qui la frappa de côté, par une incidence imprévue. Tant que la science astronomique s'était contentée de dilater l'univers en laissant à la Terre sa position centrale, les idées naïves qui avaient engendré l'astrologie et s'étaient soudées en un tout compact dans la théorie du microcosme conservaient la force persuasive d'une tradition à la fois intelligible et mystérieuse, clef de l'inconnu, dépositaire des secrets de l'avenir. La géométrie astrologique continuait à asseoir ses constructions sur leur base originelle, amoindrie sans doute, mais demeurée au point de convergence de tous les influx célestes. Une fois la Terre réduite à l'état de planète et lancée dans l'espace, la base se déroba, tout l'échafaudage croula du même coup. Il n'y a d'incompatible avec l'astrologie que le système proposé jadis par Aristarque de Samos, repris et démontré depuis par Copernic. L'incompatibilité est telle qu'elle n'a pas besoin d'être mise en forme logique. Elle se sent mieux encore qu'elle ne se comprend. Le mouvement de la Terre a rompu comme fils d'araignée tous les liens imaginaires qui la rattachaient aux astres — des astres tout occupés d'elle — et ce qui en reste, le concept général de l'attraction, ne suffirait pas au sophiste le plus intrépide pour les renouer.

Mais des idées qui ont fait parti du sens commun pendant des milliers d'années ne se laissent pas éliminer en un jour. La défaite de l'astrologie fut retardée par l'intervention d'une alliée qui, en défendant l'ancienne conception de l'univers au

¹ Les traités d'astrologie du XVI^e siècle sont souvent dédiés à des princes de l'Église. Celui de Fr. Junctinus (*Speculum Astrologie*, 2 vol. fol., Lugduni, 1581), outre une dédicace à l'évêque de Spire, est muni d'une lettre très humble *ad Reverendissimos antistites ac Reverendos Inquisitores hæreticæ pravitatis*, dont l'auteur invoque le patronage.

nom de textes sacrés¹, faisait par surcroît les affaires de gens qu'elle avait toujours été tentée d'anathématiser, En interdisant à Galilée, par l'organe du Saint-Office, d'enseigner le mouvement de la Terre, l'Église obéissait à ce qu'il y a de plus infailible en elle, à l'instinct de conservation. La foi religieuse ne se sent à l'aise que couvée, pour ainsi dire, sous l'abri d'un ciel étroitement uni à la terre, et, bien que la dignité du *roseau pensant* ne soit pas logiquement liée à la primauté de la planète qui le porte, il semble qu'il soit moins qualifié pour être le centre d'un plan divin depuis qu'il se sait logé sur un atome et emporté, avec le système solaire tout entier, dans le silence des espaces infinis.

FIN

¹ Il faut reconnaître que les théologiens d'alors interprétaient d'une façon irréprochable, entre autres textes, celui du Psalmiste : *Qui fundasti terram in stabilitatem suam, non inclinabitur in sæculum sæculi* (Ps. CIV, 5). De même autrefois, le stoïcien Cléanthe avait voulu faire condamner Aristarque de Samos pour impiété envers le vénérable Hestia ou foyer du monde (Plutarque, *De facie in orbe lunæ*, 6). C'est par respect pour l'Écriture que Tycho-Brahé s'arrêta à une transaction qui, au point de vue de la mécanique céleste, est plus absurde que le système ancien.